MARYA KONOPNICKA

2e ÉDITION

PAGES CHOISIES

Prométhée et Sisyphe

Notre vieux cheval.
« A Capella »,
La Fumée.
Dans la vallée de la Skawa.
Le vieux Zapala.

TRADUCTION H. C.
seule autorisée par l'auteur

LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX
Éditeur, 10, rue Cassette, Paris

MARYA KONOPNICKA

PAGES CHOISIES

Prométhée et Sisyphe

Notre vieux cheval.
« A Capella ».
La Fumée.
Dans la vallée de la Skawa.
Le vieux Zapala.

TRADUCTION H. C.
seule autorisée par l'auteur

LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX
Éditeur, 10, rue Cassette, Paris

[1911]

A LA MÉMOIRE

DE

MARYA KONOPNICKA

Le traducteur,

H. C.

MUZEUM MARII KONOPNICKIEJ
BIBLIOTEKA
W ŻARNOWCU
1498-2b.2

AVERTISSEMENT [1].

Marya Wasilowska naquit en 1846, à Suwalki, dans la Pologne russe. A seize ans, elle épousait M. Jaroslas Konopnicki. Elle vécut d'abord à la campagne, où son talent poétique commença à s'éveiller. Ses premières poésies lyriques parurent en 1875 et lui acquirent promptement la renommée. Pendant quatorze ans, elle prit une grande part au mouvement intellectuel de Varsovie. Forcée par les autorités russes à

1. Nous croyons intéressant de donner ici la liste des œuvres de MARYA KONOPNICKA ;

POÉSIE. — *Choses du passé*, 1881. — *Poésies* : série I, 1883 ; série II, 1883 ; série III, 1887 ; série IV, 1896. — *Italia*, 1901. — *Fragments. Hellenica*, 1902. — *M. Balcer au Brésil*, épopée, 1892 à 1901. — *Fleurs et poésies*, 1882. — *Lignes et sons*, 1897. — *Poème* pour le trentième anniversaire de la mort de Mickiewicz, 1885. — *Sur un tombeau*, 1887. — *Choix de poésies* 1890. — *Damnata*, 1900. — *A travers l'abîme*. — *Les bagatelles de mon portefeuille de voyage*, 1903. — *Nouvelles chansons*, 1905. — *Les voix du calme*, 1906.

PROSE. — *Quatre nouvelles*, 1888. — *Mes connaissances*, 1890. — *Sur le chemin*, 1893. — *Nouvelles*, 1897. — *Choses et gens*, 1898. — *Sur la côte normande*, 1904. — *Impressions de voyage*. — Nombreux articles de critique littéraire et quelques ouvrages destinés aux enfants.

quitter cette ville, elle habita tour à tour la Bavière, la France, l'Italie et la Bohême. En 1902, elle s'établit dans la Pologne autrichienne, à Zarnowiec, terre que ses compatriotes lui avaient offerte au moment de son jubilé littéraire. Sa mort (8 octobre 1910) fut pour la Pologne un deuil national, ainsi que l'attestent les vers qui accompagnaient le portrait du poète publié par le *Tygodnik illustrowany :*

« Sonne, cloche de la vieille église, gronde « au milieu de l'antique cité, — palpite dans « Varsovie comme le cœur de la nation. — Fais « retentir ton chant d'airain comme pour le tré- « pas sanglant d'un hetman, — prête ta voix à la « cloche de Sigismond qui sanglote sur Craco- « vie ! — Des sons mélancoliques ont volé sur « les champs et les plaines, — sur les sommets « des Carpathes battus par les vents, sur les ter- « tres des steppes ; — à Vilna, résonnent les « cloches de sainte Anne — et les vieux échos de « Notre-Dame de Dantzig se réveillent, — car « celle qui était la cloche vibrant dans l'air polo- « nais, — celle qui était la fleur champêtre de « l'enclos polonais, — celle qui était la brillante « étoile du ciel polonais, — ô notre terre, ô terre « polonaise, Celle-là vient de te dire adieu ! »

Dans la même Revue, M. Ceslas Jankowski consacrait à Marya Konopnicka les lignes suivantes :

« A une époque où l'épopée se tait, où la poésie

« lyrique erre dans les labyrinthes vides, froids « et artificiels d'un symbolisme affecté, à un mo- « ment où les formes poétiques sont aussi faciles « que les effets conventionnels de la peinture, « quand un rythme de parade masque l'essouf- « flement et la pauvreté du chant, aussi rare dans « la poésie que la mélodie dans la musique nou- « velle, notre pays a produit le plus grand poète « féminin du monde, en même temps qu'un des « plus magnifiques talents poétiques dont la litté- « rature de tous les peuples puisse se glorifier.

« Depuis la mort de Victor Hugo, à la gloire « universelle, Marya Konopnicka a été la repré- « sentante la plus remarquable de la poésie dans « le monde. Elle fut, par la grâce de Dieu, un « grand poète, mais un poète féminin.

« Notre pays a un rôle depuis longtemps tracé « dans le monde, notre pays a une langue mer- « veilleusement belle, mais les dialectes pro- « vençaux ressuscités avec art sont partout plus « connus que la langue polonaise. Notre pays « vit dans de continuels soucis à cause de son « existence menacée de toutes parts. Il a dégé- « néré au milieu des miasmes fatals dus à cette « situation. L'apathie, l'amertume et la haine se « sont épanouies chez nous, étouffant comme « l'ivraie les épis fertiles qui sortaient çà et là « de la terre polonaise.

« Et, à cause de cela, malgré des élans passa- « gers de piété envers cette personnalité poétique

« que nous possédions et dont le monde ne peut « nous montrer l'égale, malgré des hommages « semblables à des feux de paille, nous avons « vécu des années entières possédant Konop- « nicka presque sans veiller à ce que ce feu sacré « ne s'éteignît pas.

« Et il a maintenant consumé ce corps humain « périssable, comme la torche consume le bois « dont elle est faite.

« Ainsi que Thamas, le pilote de la fable, par- « courons le monde en criant : « Le Grand Pan « est mort! »

« Quand s'est exhalé le dernier soupir de Ko- « nopnicka, la grande poésie est morte, et non « pas seulement la grande poésie polonaise.

« Puisque nous n'avons pas senti qu'elle était « vivante au milieu de nous, rachetons mainte- « nant par nos lamentations funèbres le silence « que nous avons laissé durer auprès de cette « grande Poésie qui chantait hier encore.

« Crions à la Pologne entière : « Le Grand Pan « est mort ! »

« Et peut-être le monde se réveillera-t-il de « son assoupissement et dira-t-il : « Entendez- « vous ce qu'ils crient : ils disent que le Grand « Pan est mort ». Et saisi de nostalgie pour les « hymnes et les chants qu'il a perdus dans sa « lutte pour la vie, peut-être voudra-t-il rafraî- « chir et purifier son âme dans les derniers « accords de la grande poésie.

« Alors, il connaîtra ce qu'était Konopnicka.
« Et il nous enivrera... ou peut-être enivrera-
« t-il seulement nos petits-fils, de son enthou-
« siasme pour ses chants ».

On ne trouvera dans ce recueil que des œuvres en prose de Marya Konopnicka. La beauté de ses poésies étant inséparable de la langue polonaise, il a semblé que la seule manière d'en donner une idée, était de reproduire avec le jugement de M. Jankowski celui que Henryk Sienkiewicz a porté sur le poète au moment de son jubilé littéraire.

A la même époque, un autre poète polonais, Lucien Rydel, disait :

« Quiconque veut écrire de bons livres doit
« penser aux autres plus qu'à lui-même, écouter
« les plaintes de la douleur humaine et avoir
« un cœur brûlant qui aime ceux qui sont près
« et ceux qui sont loin, les grands et les petits.
« Il n'y a sur cette terre, ni même au ciel, rien
« de plus saint que la pitié. Elle rend semblable
« à un ange l'être qui pleure sur la misère et les
« souffrances de ses semblables ».

« Ouvrez les livres de Marya Konopnicka et
« vous y trouverez cette compassion pour la
« souffrance de tous ».

« N'a-t-elle pas dit elle-même :

« Je ne viens pas chanter avec vous, ô rossi-

« gnols, ni fleurir avec toi, ô rose, sur le bord « du chemin... mais je viens, ô homme, pleurer « avec toi ».

La composition de ce volume a été approuvée par Marya Konopnicka quelques semaines avant sa mort ainsi que la traduction de tous les morceaux choisis.

MARYA KONOPNICKA

Elle parle et chante également pour les êtres et pour les choses : pour les êtres qui ne savent se rendre compte de leur propre existence et pour les choses qui sont muettes. C'est à dire que tous les déshérités, les vieillards, les veuves, les orphelins, ceux qui sont mal en ce monde et solitaires, ceux qui ont faim et froid, qui gémissent sous l'oppression des lois naturelles et sociales, sous le mépris et le manque de pitié des puissants, tous ceux-là, s'ils pouvaient et savaient dire dans un chant leurs douleurs et leur infortune, les diraient avec ses paroles à elle. Elle est leur plainte devant le ciel, elle intercède pour eux devant les rassasiés. Il lui est arrivé parfois de lever en haut des yeux pleins de larmes, ou même de colère, et de demander : « Pourquoi en est-il ainsi? Pourquoi tant de mal, tant de misère, tant de désespoir ? » Parfois, sa question sonnait comme un blâme et souvent la critique, celle surtout qui est plus sévère qu'indulgente et bienveillante, lui a reproché ce manque de foi et de soumission aux décrets de la Providence. On oubliait que ces questions étaient faites à

Dieu, au nom des malheureux, non par une intelligence qui ne croyait pas en Lui, mais par un cœur déchiré qui souffrait. On oubliait que l'Ancien Testament est rempli de pareilles plaintes, et qu'elles ont été, dans le Nouveau, infiniment sanctifiées par les mots : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » La pauvreté, resserrée dans un cercle de misère et d'infortune, souffre, le plus souvent, sans murmures, imaginant que c'est là le tour naturel des choses humaines ; mais quand un cœur de poète ressent la douleur de tous, il doit se plaindre — et cette plainte est non une impiété, mais une prière.

Marya Konopnicka interroge donc, souffre, chante et parle pour les mansardes de la ville comme pour les chaumières du village, mais surtout, et particulièrement, pour cette campagne polonaise au milieu de laquelle elle a grandi et qui l'a bercée pour la gloire. La servitude sociale du paysan est une chose du passé, elle n'est plus et ne reviendra pas, mais le paysan est resté serf comme autrefois : serf de l'ignorance, dépendant de la glèbe, de l'abondance et de la disette, du vent, de la pluie, de la grêle, du manque ou de l'excès de travail, — il est demeuré sous le joug de la vieillesse, de la maladie, de la misère, de la mort. Sur la quenouille où s'enroule le fil gris de sa vie, il y a plus de nœuds et de chènevotte que de brin lisse et souvent aussi le

fil se casse d'une manière cruelle et tragique. A ces hasards, à cette misère, à cet isolement, à cette faim du pauvre, à ces abondantes larmes, à cet attachement naturel à la terre — mère qui, parfois, se montre marâtre — à cette dépendance, presque mystique, du soleil, des nuages, des pluies, de la grêle, à ces pensées qui ne se connaissent elles-mêmes qu'à demi, à ces sentiments, à ces instincts, Marya Konopnicka donne une expression puissante que personne avant elle n'était arrivé à donner. L'âme du paysan vit dans sa poésie, le cœur du paysan y bat. On y entend les cloches du village, les grelots des troupeaux, le bruit des faux et des faucilles, la musique familière des chants villageois et, devant la perfection artistique de ces échos champêtres, on a l'impression d'écouter quelqu'un qui, sur le haut sommet du Parnasse, jouerait avec un chalumeau taillé dans le bois d'un saule polonais.

Mais j'ai dit qu'elle ne parle pas seulement pour les hommes. Du village, le chemin va tout droit vers la nature. Le poète met aussi dans la nature tout son cœur et chante pour elle : pour le champ nourricier, pour les plaines d'épis, pour les prairies embaumées, pour les humides véroniques qui « ont ouvert en bouquet leurs yeux d'azur » — étonnées, sans doute, qu'on sache si bien sentir et penser pour elles — et pour les saules de la rivière, et pour les bouleaux qui, chaque matin, pleurent « en perles de rosée ».

Et il y a dans tout cela une sincérité immense, il y a l'étendue des champs, il y a la force, la lumière, la couleur, le parfum, la vie et un si inconcevable don d'identification avec la nature qu'il semble que, si le vent pouvait siffler et le bois murmurer avec une voix humaine, le vent devrait gronder et la forêt gémir seulement avec sa voix, à elle. . . . . .

. . . . . .

Elle vole au-dessus de nous comme un cygne aux ailes immenses, et, dans le cri de ce grand oiseau, on entend le cri de la terre et du peuple.

La terre et le peuple sont en elle et elle est en eux. Et ce lien ne se rompt jamais ; car si le cygne vogue, avec ses plumes de neige, jusqu'aux bornes du monde, jusqu'aux déserts insondés du Brésil, c'est que là retentit la hache polonaise et que là coulent des larmes polonaises. S'il vole dans le ciel italien, c'est qu'à la vue des lueurs qui vibrent au milieu de « l'azur calme », à la vue du grand soleil, à la vue du jour « qui ne se lève pas, mais jaillit », il se rappelle son pays du nord et, tout ému, dit avec un regret au cœur : « Pour moi, je viens de contrées où l'aube en larmes, au seuil du jour, s'attarde en prières auprès de Dieu, pour n'avoir pas à contempler encore la vieille douleur du monde » [1].

Henryk Sienkiewicz.

1. Extrait de la Revue *Biblioteka warszawska*, juin 1902.

PROMÉTHÉE ET SISYPHE

PROMÉTHÉE ET SISYPHE

Abyssus abyssum invocat.

AVANT LES SIÈCLES

Nuit étoilée. — Paysage rocheux. — On entend le fracas de blocs qui roulent. — Pendant le dialogue, les étoiles s'éteignent. — L'aube apparaît. — Prométhée en bonnet phrygien et courte chlamyde.

PROMÉTHÉE

Maudit fracas ! Encore une nuit perdue ! Il serait difficile à un homme de dormir au milieu d'un tel bruit et un dieu même ne le pourrait pas. Et le sommeil m'est si nécessaire. Oh ! si nécessaire... (*Nouveau fracas dans le gouffre*). Si je pouvais seulement savoir quel habitant de l'abîme joue là-bas au disque avec ceux de l'enfer... (*Il appelle*) Ho ! ho !

SISYPHE (*voix venant d'en bas*)

Celui-là aussi vient de retomber.

PROMÉTHÉE

Cette voix semble celle d'un homme. M'entends-tu, homme ?

SISYPHE

Celui-là vient encore de rouler en bas. Ouf !

PROMÉTHÉE

Quelque colosse, peut-être un de ces géants aux cheveux blonds auxquels Zeus a jeté des rochers sur les épaules et qu'il a chargés de chaînes. On raconte que lorsqu'un de ces géants remue parce que sa chaîne le serre trop, la terre tremble et les montagnes s'écroulent. Peut-être n'est-ce qu'un tailleur de pierres. (*Il appelle*) Ho ! ho !

SISYPHE

Est-ce quelqu'un qui appelle ou seulement le roc qui gémit sous les blocs entassés ?

PROMÉTHÉE

Ho ! ho !

SISYPHE

Quelqu'un appelle, mais je ne vois pas qui.

La poussière des pierres remplit mes yeux. Il me semble entendre battre de grandes ailes... Peut-être n'est-ce que le vent... C'est un aigle !

PROMÉTHÉE

Ho ! ho !... l'homme.

SISYPHE

Un aigle qui parle ! Voyez donc ! Et il m'appelle homme. Il doit être très haut. Il ne peut pas voir que je suis un titan. D'en haut on ne voit jamais bien ce qui se passe en bas. Le bras d'un titan semble de là un brin de ramille ; sa tête un grain de sénevé ; son tronc n'est pas plus gros qu'une citrouille et ses jambes paraissent être deux roseaux qui poussent là où on les planta. Il ne peut pas me voir. (*Il crie*). Que veux-tu, aigle ?

PROMÉTHÉE

Il m'appelle aigle ! Ces êtres qui vivent en bas ont de nous une étrange idée. Des profondeurs dans lesquelles Zeus l'a précipité, il ne peut me voir. Il croit que mes vêtements que le vent soulève sont des ailes. Des ailes ! Que ne donnerais-je pas pour en avoir ? En tout cas, c'est d'un bon augure : l'aigle est l'oiseau de Zeus. (*Il appelle*) Hé ! que fais-tu là, frère ?

SISYPHE

Il dit, Frère. C'est beau, mais ce n'est pas vrai. Frère! Hem! mon cher frère, si tu étais mon frère tu serais comme moi au travail, tu mettrais comme moi ton épaule sous les roches et tu ne voltigerais pas sur les sommets. Frère... Toutes les fois qu'ils ont besoin de notre aide là-haut, ils nous appellent frère. Je n'ai pas confiance en toi, mon oiseau, mais je peux t'écouter. (*Il crie*). Que te faut-il, par là?

PROMÉTHÉE

Fais taire ces voix qui grondent dans ces gouffres. Il me faut du silence.

SISYPHE

Ne l'avais-je pas dit? Il lui faut quelque chose.

PROMÉTHÉE

Zeus ne peut s'endormir.

SISYPHE

C'est donc Zeus qui t'a envoyé à moi?

PROMÉTHÉE

Qu'il est simple! Mais, justement, cela me convient bien. Qui sait s'il voudrait m'écouter si

je parlais en mon propre nom? Et d'ailleurs, strictement, n'en est-il pas ainsi ? L'endroit où je me tiens est en tout cas plus près du trône de Zeus que le trou dans lequel il se trouve, et, bien que Zeus ne parle ni à moi ni à lui, s'il parlait, je l'entendrais certainement le premier et plus distinctement. (*Il crie*). Oui, Zeus m'a envoyé à toi.

SISYPHE

C'est malheureux... Il faut que je le traite avec plus de révérence.

PROMÉTHÉE

Pourquoi tout ce fracas, en bas ? Que fais-tu exactement ?

SISYPHE

Il ne le sait pas... Peut-être ne vient-il pas de Zeus... Il faut être prudent avec lui, alors. (*Il crie*). Je pousse des roches en haut. Elles s'éboulent et des morceaux retombent en bas.

PROMÉTHÉE

Des morceaux? Je n'aurais jamais pensé que des morceaux pussent faire tant de bruit, un bruit si insupportable qui assourdit tout.

SISYPHE

Oui, quand ils tombent dans un gouffre, souvent ils écornent le roc lui-même.

PROMÉTHÉE

Finiras-tu bientôt ton travail ?

SISYPHE

Si je finirai ? Je n'en sais rien. Je n'ai jamais entendu parler d'aucune fin. Comment veux-tu ?.. Je roule des rochers, ils retombent et je les roule de nouveau. Quelle fin peut-il y avoir à cela ? Dis-moi toi-même s'il peut y avoir une fin. Je rirais de ta question si la poussière ne faisait pas pleurer mes yeux.

PROMÉTHÉE

Est-ce comme pénitence qu'on t'a donné ce travail, pauvre malheureux ?

SISYPHE

Comme pénitence ? Je ne te comprends pas.

PROMÉTHÉE

Je te demande si tu as fait quelque chose de mal et si Zeus t'a ordonné de rouler des rochers pour que dans leur poids tu sentes le poids de sa main ?

SISYPHE

Je ne sais rien de cela. Depuis le moment où, pour la première fois, j'ai agité mes bras et connu leur force, je roule une roche après l'autre du fond de l'abîme en haut. Mais ces rochers retombent au fond. Tantôt ils sont plus lourds et tantôt plus légers, mais tous retombent. Aussi mon front est-il toujours couvert de sueur et mon dos également. Si je pouvais... une fois seulement, arriver au sommet. (*On entend un nouveau fracas*). Mais je ne peux pas. Non, ce n'est pas une pénitence, c'est la vie.

PROMÉTHÉE

O force aveugle, éternellement active !

SISYPHE

Que dis-tu, aigle ?

PROMÉTHÉE

Je te rends hommage comme à un dieu ou je t'écrase du pied comme un ver. A ton choix.

SISYPHE

Nos voix volent l'une vers l'autre, mais nous ne nous comprenons pas.

PROMÉTHÉE

Quelqu'un prend-il soin de toi ?

SISYPHE

Je n'entends pas bien. Quand mes yeux se sont ouverts pour la première fois, ils ont vu ces pierres en repos et mes bras d'eux-mêmes ont tendu vers le mouvement, voilà tout. Ceux qui chassent les chèvres sauvages ont imaginé des contes sur moi, mais ces contes ne sont pas la vérité. Ce qui est la vérité, c'est que les rochers retombent toujours.

PROMÉTHÉE

Je te demande si quelqu'un prend soin de toi dans ce travail ?

SISYPHE

Non. Qui prendrait soin de moi et pourquoi ? Faut-il prendre soin d'un vivant pour qu'il vive? Cela se fait de soi-même.

PROMÉTHÉE

Quel est donc le but de ton travail ?

SISYPHE

Je ne comprends pas bien ce que tu demandes.

PROMÉTHÉE

Je demande pourquoi tu roules ces roches ?

SISYPHE

Comment, pourquoi ? Puisqu'elles retombent, je les pousse. C'est très simple.

PROMÉTHÉE

Pas tout à fait. Tu pourrais dire aussi qu'elles retombent parce que tu les pousses. Comprends-tu ?

SISYPHE

Très peu.

PROMÉTHÉE

Cela se ressemble comme deux gouttes d'eau.

SISYPHE

Puisque je les pousse (*grand fracas*), eh bien, je les pousse. Ouf !

PROMÉTHÉE

Tu es plus borné que je ne m'y attendais. Dis-moi pour quelle raison tu as entrepris un si pénible travail. Tu as dû pourtant avoir une raison.

SISYPHE

Oui... sans doute.

PROMÉTHÉE

Laquelle donc ?

SISYPHE

Attends un peu... Autrefois, je la connaissais, mais maintenant, j'ai un peu oublié. (*Moment de silence*). Non, je ne peux pas m'en souvenir. Le fracas des roches m'a fait sortir cela de la tête.

PROMÉTHÉE

Mais autrefois, il y a longtemps, tu le savais. Il n'est pas possible de travailler ainsi sans être informé du but de son travail.

SISYPHE

Sans aucun doute, sans aucun doute, j'ai dû le savoir. Seulement, cela m'est passé de la tête. Que veux-tu ? Avec une telle fatigue ! Mais attends donc un instant... (*Nouveau moment de silence*). Non, je ne peux pas me souvenir, mais je te dirai que c'est indifférent et même cela vaut mieux ainsi. Je me rappelle qu'à moi aussi, autrefois, cela m'importait. Pourquoi ?... Pour quelle raison ? Outre que je me rompais les os, je me rompais aussi le cerveau et cela me faisait une distraction. Maintenant je roule ces roches... Comment disais-tu ?

PROMÉTHÉE

O imbécile !

SISYPHE

... parce qu'elles retombent. (*Nouveau fracas*)... Ouf !

PROMÉTHÉE

Zeus-Créateur t'a doué d'une voix puissante. Je t'entends au milieu du fracas des rochers. Quelle voix Zeus-Créateur t'a donnée !

SISYPHE

C'est la terre qui m'a enfanté.

PROMÉTHÉE

Certainement, c'est la terre. Et moi aussi. Mais elle n'a été que la mère de mon corps. Ma pensée vient des dieux.

SISYPHE

Mais, pour moi, c'est la terre qui m'a enfanté.

PROMÉTHÉE

Ta parole a appris de tes roches à retomber toujours en bas. Donc, tu appelles cela la vie.

SISYPHE

Puisque je vis. Mais toi, que fais-tu là-haut ? Je ne comprends pas, en général, ce qu'on peut

faire en haut. Ici, c'est autre chose. On a du travail plein les mains. Mais là-haut?

PROMÉTHÉE

Éternelle malédiction de l'abîme séparé du sommet! Moi aussi, je vis, frère.

SISYPHE

Ainsi, toi aussi, tu roules des rochers?

PROMÉTHÉE

Tu amènes un sourire sur mes lèvres qui en sont depuis longtemps déshabituées. Je regrette de ne pouvoir te voir.

SISYPHE

Dis-moi... Tes pierres sont-elles très lourdes? Mais rapproche-toi pour que je puisse mieux t'entendre.

PROMÉTHÉE

Je vis, mais ma vie ne consiste pas à rouler des blocs de grès. Ma vie est l'immortel essor et le mouvement de ma pensée. Je tiens cela des dieux.

SISYPHE

Mais que fais-tu exactement?

PROMÉTHÉE

Je cherche la vérité.

SISYPHE

Est-elle perdue ?

PROMÉTHÉE

On ne la trouva jamais.

L'ÉCHO

... Jamais...

UN ÉCHO PLUS LOINTAIN

... Jamais...

SISYPHE

Comment sais-tu qu'une chose qu'on n'a pas trouvée existe ?

PROMÉTHÉE

Je la sens.

SISYPHE

Elle te fait donc mal ?

PROMÉTHÉE

Oui, parce que je ne la connais pas.

SISYPHE

Je ne comprends pas. De quelle manière peut faire mal ce qu'on ne connaît pas ? Quand mon

dos est blessé et ma peau déchirée, cela me fait mal, mais je sais bien ce qui me fait mal, je connais ma douleur et je peux te la nommer par son nom. Je sais bien aussi comment appeler le rocher qui a causé ma douleur. Je le frappe du pied et je crie : maudit !

L'ÉCHO

... Maudit...

PROMÉTHÉE

Oui. Mais ce que je désire connaître me fait plus de mal encore que la douleur la mieux connue.

SISYPHE

Pauvre aigle !

PROMÉTHÉE

Que dis-tu ?

SISYPHE

Je dis : Pauvre.

L'ÉCHO

... Pauvre....

PROMÉTHÉE

Il semble que cet abîme ose avoir pitié de moi.

SISYPHE

N'y fais pas attention. Il est comme un enfant qui répète les paroles des autres parce qu'il ne sait pas encore parler. Mais, dans ma race, on croit que cela arrivera un jour, on croit que les abîmes crieront l'un vers l'autre à travers la terre. Les profondeurs des océans chuchotant ensemble... Hein ? qu'en dis-tu ?

PROMÉTHÉE

Tes paroles sont plus près de la vérité que tu ne le penses. — Quand je rêve à la misère de cette terre, j'entends déjà ce cri et les murmures du gouffre me tirent de mon sommeil.

SISYPHE

Cela te semble ainsi. Notre rumeur dit que cela arrivera lorsque les bras me tomberont. Et ils sont encore solides ! Ils soutiendront le monde quand il s'écroulera. Mais dis-moi comment tu t'y prends pour ta recherche ?

PROMÉTHÉE

Je cherche la lumière pour les hommes et les choses et je vais la chercher au principe des hommes et des choses, auprès de Zeus.

SISYPHE

Et comment sais-tu que la lumière est justement là ?

PROMÉTHÉE

O blasphémateur ! Je ne m'étonne pas que les dieux t'aient précipité au fond d'un abîme.

SISYPHE

Sois sûr que personne ne m'a précipité. J'ai toujours été ici. Quant à la lumière, vois-tu, une chose pareille est partout ou n'est nulle part.

PROMÉTHÉE

Tu me surprends. Un abîme qui raisonne, cela me plaît.

SISYPHE

C'est que, vois-tu, chercher quelque part la lumière, cela signifie marcher sans lumière, à tâtons, par conséquent se perdre et ne pas arriver au but. Il faut, tu le vois, se créer la lumière à soi-même et non la chercher.

PROMÉTHÉE

Je ne comprends pas...

SISYPHE

Je vais t'expliquer tout de suite. Quand ici,

dans mon gouffre, un rocher heurte un rocher ou une pierre heurte une pierre, une étincelle jaillit et on voit clair, un instant seulement, mais on voit. Frappe aussi là-haut des choses semblables à elles-mêmes et tu en tireras la lumière, seulement, frappe fort ! Frappe, par exemple, l'homme contre Zeus. Si l'homme résiste, tu auras une telle lumière que tu en seras stupéfait.

PROMÉTHÉE

Tu parles comme un fou, je vois que tu n'as aucune idée de la lumière et de sa source. Dis-moi si tu peux lever la tête.

SISYPHE

Comment, si je peux ? Je la lève toujours aussi haut que la roche que je roule me le permet. Mais, cela inutilement. Elle retombe toujours.

PROMÉTHÉE

La roche ou la tête ?

SISYPHE

La roche. Je me penche alors, afin de la soulever de nouveau. Je te dis que j'ai le dos couvert de sueur et le front aussi. Peu importe ma tête. Elle retombe aussi.

PROMÉTHÉE

Mais lorsque tu roules ta pierre en haut et que tu la suis des yeux, vois-tu alors une lueur dorée au sommet, tout en haut ?

SISYPHE

Je ferme les yeux à ce moment car le gravier se répand sur moi. D'ailleurs, si je voyais plus haut, peut-être devrais-je aussi rouler des roches plus haut. Merci !

PROMÉTHÉE

O volontaire aveuglement de l'abîme ! Peut-être, au moins, aperçois-tu de côté, par une fissure, un mince rayon de lumière, une clarté d'or, qui vit, qui palpite. C'est le soleil.

SISYPHE

Peut-être... Mais il ne sèche pas mon dos. Les roches roulent toujours au fond.

PROMÉTHÉE

Chaque jour, il sort de la mer et secoue sur le monde les roses de ses cheveux d'or. Il monte plus haut. Il fertilise les épis, donne aux vignes la force et la douceur, multiplie les troupeaux dans les prairies, verse le suc aux fruits des bois

et la pourpre aux lèvres des jeunes filles. Il monte encore. Il amène la sueur au front des moissonneurs ; il allume l'ardeur dans le cœur des hommes ; il pousse le cerf vers la biche dans la forêt ; il fait sortir la résine des sycomores. Il monte encore. La terre est haletante d'ardeur et sur son sein ondulent les moissons et les fleurs, une odeur de myrrhe sort des fourmilières ; les rivières prennent la couleur du saphir, l'air défaille de délices. Enfin, le soleil est à son plus haut point... grand, rayonnant, béni, divin !

SISYPHE

Voilà un beau conte !.. Ouf !

PROMÉTHÉE

Mais la nuit aussi des lumières divines brûlent dans les cieux. La douce Séléné brille semblable à une rose blanche ; Orion étincelle ainsi que le rouge Arès, Vénus, Héra qui donne la vie et Apollon avec sa lyre. Des étoiles à cinq pointes brillent favorables aux hommes et leur procurent un doux sommeil. Elles brillent à côté d'autres étoiles à trois pointes qu'il est bon de ne pas contempler longtemps. Une infinité de lumières d'argent... Mais tout cela n'est rien à côté du feu éternel que je cherche. Zeus le possède, Zeus le tient

dans ses mains puissantes et immortelles. Mais il en est jaloux et n'en a pas donné un seul rayon à l'homme. Il l'a seulement montré de loin, en écrivant son nom en flammes sur les nuages d'orage et l'homme, alors, charmé, ensorcelé a commencé à le chercher, le chercher, le chercher encore. Zeus tremble. Zeus a peur. Si je pouvais seulement savoir pourquoi il a peur.

L'ÉCHO

... Il a peur...

PROMÉTHÉE

S'il me donnait la vue pour cela, pour que je voie clair. Qui ne voit pas clair est aveugle. Zeus doit-il désirer que l'homme soit aveugle?

L'ÉCHO

...Aveugle...

PROMÉTHÉE

Cette voix qui simule l'oracle et répond à ce que personne ne lui demande, m'est désagréable.

SISYPHE

Je t'ai déjà dit de n'y pas faire attention. Ce rocher ne répète que les sons déjà entendus.

PROMÉTHÉE

Mais je n'ai pas dit que Zeus avait peur ! Je n'ai pas dit que Zeus voulait que l'homme fût aveugle ! J'interrogeais seulement.

SISYPHE

Je t'assure que ce que cette voix répète a dû être prononcé un jour quelque part. Peu importe si c'est autrefois, maintenant ou dans mille ans. Mais dis-moi, êtes-vous si heureux que vous ne puissiez vous rassasier de la contemplation de votre bonheur, qu'il vous faille pour le regarder de si puissantes, si nombreuses et si divines lumières ?

PROMÉTHÉE

Au contraire, ma race est malheureuse. Elle est misérable et disgraciée.

SISYPHE

Roule-t-elle aussi des rochers ?

PROMÉTHÉE

Pire que des rochers. Elle roule ses pensées et ses pensées retombent en bas. Elle roule sa volonté et sa volonté retombe au fond. Zeus est le sommet ; la vie, le rocher ; et le néant, le fond.

SISYPHE

Et ceux de ta race ne cessent pas leur travail ?

(*On entend un fracas prolongé de rochers qui retombent*).

PROMÉTHÉE

Ils ne cessent pas.

SISYPHE

En ce cas, ce ne sont point des hommes, ce sont des titans !

L'ÉCHO

...Des titans...

(*Nouveau fracas prolongé*).

PROMÉTHÉE

Zeus ! Entends ce témoignage de l'abîme.

. . . . . .

APRÈS LES SIÈCLES

I

Une large vallée aux lueurs du matin. — Au fond, des montagnes couvertes de brouillard. — L'aube se lève. — Prométhée semblable à un génie ailé et environné de lumière.

. . . . . .

PROMÉTHÉE

Je te possède donc, feu divin ! Je te possède, étincelle de vie et d'immortalité ! Je te possède, foudre de Zeus, toi, l'une des sept qui lèchent ses pieds. Je te possède, source de toute existence, de tout mouvement, de tout travail, de toute force.

Je te porte sur ma poitrine, moi le Nourricier du monde, sur ma poitrine nue, incendiée par ta force divine, je te porte et je ne sens pas de douleur.

Je te porte dans mes serres, moi aigle de la

terre, je te porte dans mes serres qui s'enflamment et je ne sens pas de douleur.

Car ma douleur c'est la vie de millions d'êtres. Car ma douleur est l'affranchissement de millions d'êtres, et le triomphe de la race humaine commence dans mon martyre.

Doré de tes rayons, ô divine étincelle, j'ai volé au-dessus de la mer et la mer s'est couverte d'une lueur d'aurore. Et des flots profonds sont sortis des monstres qui levant leurs têtes plates m'ont contemplé. Et voyant que je portais le jour, ils se sont, avec un grand tumulte, cachés tout au fond de la mer Égée.

Et j'ai volé au-dessus des forêts qui nous dérobent Olynthe et l'Œta et les forêts se sont enflammées des lueurs de l'aurore. Et, comme de grands oiseaux, les heures du jour ont tressailli dans leurs nids et se sont éveillées, et avec des cris stridents, elles ont tournoyé sur les cimes des chênes antiques où s'attache le gui sacré.

Et le chat sauvage a hérissé son dos tacheté et a fait cligner ses étroites paupières sur ses prunelles jaunes. Et l'ours s'est levé et a rugi ; il a secoué sa fourrure et il est retourné vers son antre mystérieux.

Et quand je suis redescendu sur la terre, un cercle de lumière a, comme un anneau, entouré mes pieds et m'a suivi partout où j'allais comme l'esclave suit son maître.

Et à la lumière de ce cercle, les fleurs ouvraient leurs yeux d'azur et me regardaient. Et là où je posais mes pieds s'éveillait la beauté.

Et on m'appellera Celui qui a donné la force, Celui qui a montré la route. Les siècles se répéteront mon nom et les peuples porteront mon appel comme une étoile au front.

Et mon nom sera, Celui qui a révélé et racheté. Et les foules qui sont dans les ténèbres viendront et m'entoureront et je leur ferai voir le soleil.

Et quand même elles seraient plus aveuglées par la lumière qu'elles ne l'étaient dans leur longue attente, elles me béniront. Et on m'appellera le Guide et le Prophète.

Et les multitudes me suivront partout où je les conduirai et elles appelleront la mort un triomphe et les blessures un baume.

Et que ces foules tombent et meurent, elles chanteront ma gloire et ce chant sera leur résurrection.

Et mon nom sera le Réparateur et le Rénovateur.

Et des multitudes qui ne sont pas encore nées s'élanceront vers moi et édifieront en mon nom un monde nouveau.

Et quand même leur œuvre tomberait et périrait, quand leurs yeux ne verraient pas le faîte de l'édifice, elles se passeront mon nom comme un signe de ralliement.

Et mon nom sera : le Libérateur et l'Émancipateur. Et tout châtiment sera atténué par moi, et celui que le pied de Zeus aura écrasé relèvera la tête au soleil.

Comme ce feu brûle !

Il ronge après ma peau ma chair et jusqu'à la moelle de mes os. Mais je ne le laisserai point tomber. Je ne retirerai point de mon sein la main qui tient le feu. Zeus pourrait le voir et me faire poursuivre.

Comme il brûle !

Je sens roussir ma peau et j'entends le pétillement de mon corps...

...Plus vite, plus vite, vers les demeures des hommes ! Plus vite ! Avant qu'Hélios ne m'aperçoive et n'informe le Maître, je serai déjà loin, loin !

Colonne de feu, torche vivante, j'atteindrai mon but. Je ferai de mon souffle ce qui brûle et

éclaire. Mon esprit sera dans mon corps comme une torche enfermée dans l'albâtre... L'albâtre éclate... mon corps éclate. Le feu des siècles est puissant et ne s'éteint pas.

Je te bénis, ô mon martyre, trois fois et trois fois trois, je te bénis ! Je souffre tant que je défaille dans les délices de ma souffrance... Plus loin ! En avant ! toujours en avant !

Je porte le feu dont Zeus a fait la foudre de sa puissance.

Je porte le feu qui rendra les hommes égaux aux dieux !

Je porte le feu ! Dans l'ombre, le froid et les glaces de la mort, je porte le feu !

J'entrerai dans les demeures des hommes, je le distribuerai aux quatre coins du monde, je le soufflerai aux quatre vents, j'en allumerai quatre soleils.

Et les peuples marcheront et ils créeront de grands et nombreux foyers et le misérable y allumera son tison et il ira portant devant lui sa divinité, égale à ta divinité, ô Zeus immortel, éternel !

Je vois les peuples et les siècles... Les peuples et les siècles marchent marqués du feu...

Une harpe de lumière résonne sur l'univers de

la nuit au jour, de l'aurore au crépuscule, de l'aube au coucher du soleil.

Il fait plus clair, toujours plus clair. Les brumes de la nuit et les brouillards errants s'évanouissent. Comme le voile d'une épousée, la brume grisâtre tombe de la face de la terre. Toujours, toujours plus clair...

Que me semble-t-il voir dans le lointain ?

N'est-ce pas le Caucase bleuâtre ? N'est-ce pas sa neige éternelle éclairée par l'aube ?

Et au-dessus de la neige... Qu'est-ce ? N'est-ce point mon corps qui projette son ombre noire, longue? Quelle étrange forme prend cette ombre ! Un homme étendu, attaché sur un rocher ne pourrait avoir un autre aspect. Extraordinaire vision !

Trompé par la ressemblance, le vautour qui tourne au-dessus de ma tête tombe sur la poitrine du fantôme refleté par la lueur du matin et le perce de son bec affamé. Il n'a pas rencontré de proie cette nuit.

Ai-je remué ? J'ai dû remuer car le fantôme tressaille, se crispe et se contracte comme dans un vivant martyre... Ah ! une blessure ouvre sa poitrine... Ah !... la lumière sort de cette blessure, inonde le monde, noie le monde entier.

...Non. Ce n'est qu'un jeu des rayons du soleil levant. Étrange vision ! S'il en était ainsi... Que dois-je faire ? Aller plus loin ?... Oui, plus loin ! En avant !

II

Même paysage que dans la première partie. — Crépuscule d'été. — Prométhée en sandales et en manteau de voyage. Il porte le chapeau ailé d'Hermès. Son visage est en partie caché.

PROMÉTHÉE

Le silence règne. Aurait-il cessé de travailler ? Peut-être quelque rocher l'a-t-il écrasé.

Hé ! Tailleur de pierres, tailleur de pierres ! Rien. Le silence règne. Sans le chant des cigales, on entendrait tourner dans le ciel l'orbe du temps.

Hé ! tailleur de pierres !

On ne peut voir personne. Ai-je bien trouvé mon chemin, seulement ? Que je suis fatigué ! Depuis que j'ai subi ce maudit châtiment, je ne peux me remettre. Je me suis affaibli pour un rien. Ce rocher, ces vents, ces liens... Et en-

suite, ces Océanides! surtout ces Océanides! Quelle idée de pleurer sur Prométhée! Ah! ces êtres féminins des mers, cette lamentation des flots du matin à la nuit et encore de la nuit au matin! Brr... Comme je m'ennuyais! J'aurais péri d'ennui sans ce vautour. Le vautour... Celui-là me distrayait.

Mais il faut que je parle à cet abîme. Tailleur de pierres, hé, holà! (*On entend un gémissement*). Est-ce toi qui gémis, mon camarade?

SISYPHE

Je te maudis.

PROMÉTHÉE

Pour quelle raison?

SISYPHE

Attends que je me soulève un peu.

PROMÉTHÉE

Le rocher est-il tombé sur toi?

SISYPHE

Non, je suis tombé tout seul. Je suis tombé de désespoir. Je me suis jeté tout au fond de l'abîme et j'ai caché ma tête dans la poussière. Tu m'as fait du mal, aigle.

PROMÉTHÉE

Moi ! A toi ? Comment t'ai-je fait du mal ?

SISYPHE

Par tes discours. Par ta langue perverse. Depuis le temps où tu m'as parlé de cette lumière, de millions de lumières, je n'ai plus de repos. Je les cherche, je les désire, je veux les voir, les contempler. Des siècles ont passé. Les poussières de l'air ont couvert d'une croûte mes paupières et je regarde en haut... Je regarde continuellement, mais je ne vois pas ces lumières. Peut-être se sont-elles éteintes ?

PROMÉTHÉE

Elles brillent toujours.

SISYPHE

Mais, moi, je ne les vois pas. Quand je pousse mon rocher en haut, je regarde si je ne verrai pas cette lumière d'or... Comment l'appelais-tu ?

PROMÉTHÉE

Le Soleil.

SISYPHE

Oui. Un beau nom ! Eh bien, je regarde si je ne verrai pas le soleil. Il n'est plus là !

PROMÉTHÉE

O éternel aveuglement de l'abîme ! Le soleil a brûlé tout le jour au-dessus de ma tête, blanc comme un globe de flammes. L'air vibre encore de son ardeur.

SISYPHE

Je cherche aussi à voir les lumières de la nuit et c'est encore en vain.

PROMÉTHÉE

Elles brillent pourtant comme elles brillaient autrefois. Toute la nuit Séléné, blanche comme l'argent, m'a conduit.

SISYPHE

Aucune d'elles ne brille ici, chez moi. Je ne connais pas ta Séléné. Peut-être est-elle blanche comme l'argent, mais je ne la connais pas. Pourquoi m'as-tu parlé de choses belles et brillantes que mes yeux ne peuvent pas voir ?

PROMÉTHÉE

Mais elles ont toujours brillé ainsi, même autrefois.

SISYPHE

Autrefois, tout était calme. L'obscurité était faite pour moi et moi, pour l'obscurité. Je la

connaissais et elle me connaissait. Elle remplissait tous les coins, toutes les fissures de cette cavité. Tout ce qui n'était pas moi et le rocher était l'obscurité. J'étais une partie d'elle, je la sentais autour de moi et, sans regarder nulle part, je la voyais. Maintenant, je pousse mon rocher et je regarde. Ce n'est plus le rocher que je regarde ; je cherche des yeux les lumières et le rocher me blesse. Et puis, les rochers aussi sont devenus plus lourds. Peut-être l'abîme est-il plus profond... Plût aux dieux que je ne t'eusse jamais connu ! Autrefois, tant que je n'ai pas su l'existence de ces lumières, je roulais roche sur roche et je ne me dégoûtais pas de ce travail. Maintenant, je réfléchis, maintenant mes bras s'affaiblissent, maintenant, j'hésite ; je ne sais moi-même pourquoi...

L'ÉCHO

... Pourquoi...

SISYPHE

Plût aux dieux que je ne t'eusse pas connu ! Au milieu de ces rochers tranquilles tu as lancé une parole, une parole qui les habite et les a rendus bavards. Autrefois, ils répétaient seulement le bruit des blocs se heurtant, ou mon

cri, ou le silence. Il y avait là une force, je te le dis, une force et il y avait aussi la vie. Maintenant, ils murmurent. Il ont appris d'étranges murmures qui sont pénibles, des murmures qui ont un visage. Parfois, ces visages sont menaçants ; parfois, ils sont ironiques ou inondés de larmes. Leur anxiété déchire mon âme. Aucun de ces visages n'est calme. Parfois cela se bat dans l'obscurité en volant comme les chauves-souris, parfois cela sort d'un coin comme un long, long aiguillon et cela siffle : Pourquoi ?

L'ÉCHO

... Pourquoi...

UN ÉCHO PLUS LOINTAIN

... Pourquoi...

SISYPHE

Les entends-tu ? Des scorpions et des vipères passent sur mon corps. Le scorpion s'attache à moi et la vipère entoure ma jambe et ils ne me font pas de mal. Mais cette seule parole que tu m'as dite m'a tué. Parfois cela me semble aussi petit qu'un grain de sable entré sous la paupière qui ensanglante la prunelle, parfois cela paraît assez grand pour faire sauter tout cet abîme.

Tantôt c'est un coin enfoncé dans mon cerveau, tantôt une ouverture dans ma poitrine par où s'enfuit la vie.

Je suis las, je suis fatigué. Je voudrais ne pas exister (*Moment de silence*).

Je te dirai encore une seule chose. Il me semblait autrefois que je poussais des rochers de ma propre volonté ; je les poussais parce que je les poussais. Mais maintenant il n'en est plus ainsi. Maintenant, je sais qu'il y a dans mon travail une contrainte et une injonction. Il y a une sorte de fatalité. Au-dessus de ma volonté, il est une autre volonté plus puissante ? N'est-ce pas vrai ? On sent qu'une main vous presse la poitrine et force votre souffle. Hein ? Qu'en penses-tu ? Ton souffle ne te cause pas de douleur, tu ne sais rien de lui, il est toi-même. Mais si quelqu'un te contraignait à respirer, si une main étrangère pour une chose intérieure et calme comme la respiration te... Qu'en penses-tu ? Je la hais cette main.

Peut-être n'y a-t-il, en réalité, rien. Si je pouvais du moins savoir qu'il y a quelque chose. Mais peut-être n'y a-t-il rien. Dans l'obscurité, on ne peut voir s'il y a quelque chose ou s'il n'y a rien. Mais si cette main n'est pas là, alors

il n'y a rien du tout, personne que je serve, rien qui me commande, rien qui soit le maître de quoi que ce soit. Mais, en ce cas, moi aussi, je veux n'être rien. C'est simple. C'est aussi simple que la massue avec laquelle un brigand te brise le crâne.

PROMÉTHÉE

As-tu terminé ?

SISYPHE

Crois-tu qu'on puisse finir pareille chose ? On peut seulement ne pas commencer.

PROMÉTHÉE

Le plus grand consolateur est celui qui écoute en silence quand celui qui souffre lui raconte sa douleur. Les dieux ont ce silence. Leur silence est non l'indifférence mais l'apaisement. Tout ce qui se tait console : la mort et Dieu consolent. La mort si elle parlait serait la vie. Un dieu qui parlerait serait un homme. Tous deux sont plus grands par là même qu'ils n'ont pas de voix.

J'ai voulu te consoler.

SISYPHE

Puisses-tu périr avec ta consolation ! Et qu'étais-tu donc quand tu me parlais de ces lumières, de ce feu divin ?

PROMÉTHÉE

Le chemin qui conduit à la mort.

L'ÉCHO

... A la mort...

UN ÉCHO PLUS LOINTAIN

... A la mort...

PROMÉTHÉE

Qu'il en soit ainsi ! Peu m'importe. Et, maintenant approche-toi et écoute. Du feu que j'ai arraché à Zeus et donné aux hommes il me reste une étincelle. Elle est très petite, très brillante et très ardente. Elle brille comme une des plus grandes étoiles, puis, par moments, se change en soleil.

Je l'avais cachée dans ma poitrine quand j'ai été attaché à un rocher du Caucase pour avoir dérobé le feu. A peine Zeus m'eût-il attaché, qu'il s'aperçut qu'il avait attaché l'étincelle avec moi et il envoya son vautour pour l'avoir. Ce n'est pas vrai que le vautour m'ait déchiré le foie seulement. Non. Il cherchait mon cœur. Il voulait arracher de mon cœur l'étincelle qui y brûlait. Mais il n'y arriva pas. Elle resta et me sauva. Cent fois Zeus m'aurait frappé de sa

foudre s'il n'avait pas craint d'éteindre l'étincelle. A cause d'elle il me faisait vivre captif afin que je la perdisse. Mais je ne l'ai pas perdue.

Elle brûlait dans ma poitrine à l'aurore comme l'étoile du matin et pendant la nuit comme l'étoile polaire. Sa réverbération enflammait les neiges éternelles du vieux Caucase comme si elle eût été la lueur de l'aube.

Et les hommes s'éveillaient et, levant la tête, ils regardaient les sommets du Caucase et disaient :

« Là, Prométhée est vivant ! Là, il subit son châtiment. Prométhée nous éclaire par son martyre ».

Et il arriva que l'idée de la vie et l'idée du martyre, l'idée du martyre et l'idée de la lueur de l'aube, l'idée du châtiment et l'idée de la plus haute gloire s'unirent sur les lèvres et dans le sentiment des hommes et restèrent unies.

Aux quatre éléments du monde s'en joignit un autre, nouveau et puissant : la douleur. Celui-là eut la force des quatre autres et leur essence. Ce fut le vent des gémissements, la mer des larmes, le feu de la souffrance et la terre faite de la poussière des tombes. Ce qui repose sur cet élément est éternel. Ce que les larmes abreu-

vent est vivant. Ce que le feu de la souffrance brûle est puissant. Ce que chantent les gémissements sur leur harpe noire rendra plus forts les millions d'êtres qui l'écoutent.

Et les cœurs des hommes furent fortifiés par cet élément nouveau et de nouvelles générations se reposèrent sur lui. Elles rompirent ensemble le pain des gémissements, elles burent l'une pour l'autre la coupe des larmes et trouvèrent de nouvelles forces dans le feu de l'esprit.

Zeus en les voyant ordonna de me détacher et de me rendre la liberté.

Car, disait-il, ce sommet cessera enfin d'être embrasé devant mes yeux de la gloire de ce martyr.

Et je me levai. De la blessure de ma poitrine sortit l'étincelle de vie et elle me précéda, éclairant ma route. Et j'étendis les mains et la suivis où elle me conduisait.

Et l'étincelle résonnait au matin des mille voix de la vie et elle brillait de ses mille couleurs et de ses mille formes. Mes bras s'agitèrent et mes pensées commencèrent à travailler et mon cœur fut touché par l'espérance.

J'entendis alors le cri du vautour et l'ombre de ses ailes déployées de l'orient à l'occident

tomba sur ma route. L'oiseau de Zeus suivait mon étincelle, l'étincelle de vie.

J'eus peur et je la rappelai d'un souffle, du souffle chaud de mes lèvres, je la pris toute dorée dans ma poitrine que je couvris de mon manteau et je continuai à marcher.

Je n'allais plus maintenant vers l'espérance, mais vers un asile. Comme le semeur cache le grain dans la terre, je veux cacher dans cet abîme l'étincelle de mon esprit. Car j'ai dit : je chercherai quelqu'un de fort et d'aveugle, quelqu'un qui travaille et persévère, quelqu'un qui souffre et qui ignore.

Dans l'abîme des souffrances et des ténèbres, des sept faims, des sept sueurs et de la misère au-dessus de laquelle on ne peut en placer nulle autre, je jetterai mon étincelle.

Je la jetterai où se trouve celui qui est persécuté et calme, afin qu'il mûrisse pour la vie comme une tige féconde. Je la jetterai sur sa rude poitrine et sur ses bras nerveux. Par elle j'éclairerai son cerveau semblable à une jachère qui n'a rien produit encore.

Je donnerai l'étincelle à celui qui se tait, à celui qui est patient, je la donnerai à celui qui ne se souvient pas du commencement de son

travail et n'en prévoit pas la fin. J'enrichirai celui dont la sueur ne sèche pas et qui marche dans la rosée du labeur.

J'ouvre mon manteau et je te donne l'étincelle divine. Viens, prends-la ! (*Soudaine et douce clarté*).

SISYPHE

Ah !...

III

Même paysage. — Après-midi d'une journée chaude. — Sisyphe assis sur un débris de rocher. — Il porte une courte blouse de tailleur de pierres, ses mains et ses jambes sont découvertes. — Son corps plein de force projette une ombre courte et noire. — Du côté de la ville, on entend un tumulte qui croît et décroît.

VOIX LOINTAINES

Incendiaire ! Incendiaire ! Saisissez l'incendiaire.

VOIX PLUS RAPPROCHÉES

Il est passé ici... il s'est enfui par là...

SISYPHE

Attrapez le vent dans les champs ! Ah ! que de fumée !

LA VOIX D'UN CRIEUR PUBLIC

Cent onces d'or pour la tête de l'incendiaire ! Cent onces d'or !

SISYPHE

Mets ta main dans le feu, idiot, cela vaudra mieux pour toi que de toucher cette tête.

LA VOIX DU CRIEUR S'ÉLOIGNANT

Cent onces d'or pour sa tête... Cent onces...

SISYPHE

Quelle lueur ! Je les ai bien enfumés.

D'AUTRES VOIX S'ÉLOIGNANT

Attrapez-le, saisissez-le !..

(*Prométhée s'avance. — Figure éthérée*).

PROMÉTHÉE

Encore le cri du malheur et de la faute ! ne cessera-t-il jamais de résonner sur la terre ?

SISYPHE

Quelqu'un vient. Il ne vient pas de la ville... Un passant quelconque... Un passant assez singulier. Celui-là aussi bâtirait-il quelque chose et viendrait-il chercher des pierres ici comme les Cyclopes ? Il ne me semble pas un géant, il ne

soulèverait pas un grand poids. Mais il a en lui quelque chose que les pierres mêmes suivraient... Ah ! que de fumée !

PROMÉTHÉE

Lui... la force ! La force de l'abîme délivrée ! Lui... grand, sévère, puissant ! Un monde nouveau émane de lui... Lui, la glaise de toutes les statues qu'élèveront les siècles, la base de tous les sommets, le ciment de tous les murs... Lui ! je le reconnais. Salut, Titan !

SISYPHE

Sisyphe est mon nom. Mais je t'ai déjà entendu.

PROMÉTHÉE

Oui. J'en étais sûr...

SISYPHE

Où t'ai-je entendu ?.. T'entendais-je sans te voir ?

VOIX LOINTAINES

L'incendiaire, l'incendiaire !.. Cent onces d'or... Attrapez-le... saisissez-le...

PROMÉTHÉE

J'en étais sûr, c'est lui ! Ses pieds marcheront dans l'avenir, ses bras saisiront la vie, sa poitrine

poussera le dernier cri de triomphe avant que ne survienne le grand silence de la terre. C'est lui qui bâtira Demain... Mais l'étincelle... Où est mon étincelle ?

SISYPHE

Ah ! c'est toi, le distributeur de lampions, toi que je prenais pour un aigle. Ha ! ha ! je ne croyais pas que tu fusses un si misérable individu. Je te supposais plus grand, plus solide et, par-dessus tout, plus fort. Beaucoup plus fort. Voyez donc comme cela tourne ridiculement, ha ! ha !.. Je le prenais pour un aigle, pour celui de Zeus ! O stupide que j'étais ! Le pauvret ! C'est à peine une peau et des os. D'où viens-tu, pauvre maigriot ? Peut-être portes-tu de nouveau quelque lanterne sous ton bras ? Je ne me suis pas encore débarrassé de cette odeur de roussi de l'autre. Tu vois ce qui en est résulté. Regarde donc vers la ville.

Ha ! ha ! Et moi qui causais avec lui comme avec un dieu. O niaiserie éternelle !

PROMÉTHÉE

Grand, puissant, sentant sa force. C'est ainsi que je le voulais, c'est ainsi que je le rêvais. Le père des générations et des siècles... Lui !

SISYPHE

Il parle comme un fou. Un insecte qui aurait perdu la tête ne bourdonnerait pas autrement à mes oreilles. As-tu la fièvre, mon très cher?

PROMÉTHÉE

Plus vite, il faut plus vite souffler le feu divin dans cette argile puissante. Il faut plus vite insuffler dans sa poitrine... Mais l'étincelle... Où est l'étincelle que je t'ai confiée?

SISYPHE

L'étincelle ne m'est plus nécessaire. Mais je te dirai que j'ai eu jadis une vision.

Quand tu l'as jetée, tu sais, là, dans mon trou, il a fait clair tout à coup, mais si clair que j'ai failli devenir vraiment aveugle. Ensuite, je me suis habitué. Et j'ai vu que ce que je considérais comme un rocher était ma misère, ce qui me semblait un sommet était ma bêtise et ce qui me paraissait un abîme était le tort qu'on m'avait fait. Je suis tombé par terre, alors, et j'ai pleuré amèrement. Je te le dis, la terre n'a pas encore bu toutes les larmes que j'ai versées.

Et ensuite, soudain, mes larmes ont séché et j'ai dit : Jamais le poids de la misère ne l'emporte

sur la bêtise du misérable, jamais le dommage n'est plus grand que la bêtise du maltraité. Et je me suis relevé.

Et comme je me relevais, je vis que cette cavité que, dans les ténèbres, je croyais être le monde entier n'était qu'une assez vilaine niche et qu'on pouvait la détruire. Je l'ai donc détruite tout de suite et j'ai avancé la tête au dehors.

Il faisait clair, une clarté effrayante.

La grande lumière dont tu m'avais parlé, qui gouverne le jour, brillait droit devant mes yeux, s'élevant d'abord, puis s'inclinant.

Je la contemplais toujours. Et des sommets bleuâtres émergea la lumière pâle qui gouverne la nuit; elle aussi monta au-dessus de ma tête et ensuite s'inclina vers le bas. Je contemplais, je contemplais toujours.

Et de petites lumières parurent et scintillèrent au-dessus de moi en tremblant beaucoup. Mais celles-là aussi s'éteignirent. Je contemplais le jour, je contemplais la nuit, puis, de nouveau le jour et la nuit, et encore et encore.

Sais-tu ce que je vais te dire! Je me suis convaincu que le Ciel ou l'Olympe, c'est la même chose que mon abîme tourné le sommet en bas, que Zeus est là le même manœuvre que j'étais

dans mon trou et que toutes ces lumières sont simplement de plus ou moins grandes pierres qu'il roule là-haut et qui retombent toujours. Ah! ah! s'il en est ainsi, pensai-je, voilà encore autre chose! C'est à dire, à proprement parler, ce n'est peut-être pas autre chose. Mais... un tel rire m'a saisi, un tel rire que mon cœur tremblait en moi comme à l'agonie. Et après, j'eus un tel chagrin, une telle tristesse, que je tombai de nouveau et pleurai.

Je tombai sur ces pierres, te dis-je, et tu aurais formé deux mers de mes larmes, deux mers si pleines d'amertume et si salées que tous les animaux y auraient péri.

Pourquoi je pleurais comme un imbécile et me frappais le crâne, aujourd'hui encore je ne le sais pas. Quelque chose était tombé en moi, avait été détruit, s'était déchiré. Et cela aussi passa.

La douleur aussi est une pierre qui roule sur la poitrine et tombe... Et il en est ainsi de tout... de tout.

Quand donc, j'eus pesé en moi tout cela, je m'étonnai de la grande misère de ce monde, et je vis alors beaucoup de choses, mais, vois-tu, des choses... Le temps aussi est un rocher. Il

roule et retombe et la poussière qui en sort se nomme la vie. C'est une poussière grise et qui ronge.

(*Il prend une poignée de poussière sur laquelle il souffle : pfu*).

Mais je ne regrettais plus rien. Seulement, cette clarté me brûlait. Elle me brûlait tant que j'avais les yeux en feu... Et j'avais aussi le cerveau en feu. Car si la vie n'est que la poussière de ce rocher que des millions d'êtres roulent et si ces millions périssent et tombent en pensant que cependant cette pierre arrivera quelque part, et si, quand ils la poussent en haut, elle n'arrive point au but et ne doit jamais y arriver, alors que toute cette niche... tu comprends? voilà... (*Il fait en l'air le mouvement de donner un coup de pied*). Tu as compris ?

PROMÉTHÉE

Misérable ! Et je voulais bâtir des mondes avec cette boue !... Mais l'étincelle.... Où est l'étincelle que je t'ai confiée ?

(*De grandes flammes s'élèvent au-dessus de la ville qui brûle. On entend des cris de menace*).

VOIX LOINTAINES

A mort ! à mort, l'incendiaire !

VOIX PLUS RAPPROCHÉES

Cent onces d'or pour sa tête ! Cent onces ! Saisissez-le ! Retenez-le !

SISYPHE

Ouf ! Qu'il fait chaud !

PROMÉTHÉE *le secoue*

Où est mon étincelle, insensé ?

SISYPHE *crispé, étend la main devant lui et dit dans un souffle*

Là... là est ton étincelle.

LES VOIX S'ÉLOIGNANT

Attrapez-le, saisissez-le...

PROMÉTHÉE *lève son bâton*

Puisque tu n'as pas caché le feu divin dans ta poitrine mais en a incendié la terre... puisque tu as réduit les choses d'en haut à ton propre néant,... pour un siècle, pour deux, pour mille, je te livre à l'immobilité et au sommeil des pierres.

(*Sisyphe devient une statue de pierre informe*)

PROMÉTHÉE *s'évanouissant dans le crépuscule*

Tu es vengé, Zeus, dieu de la foudre ! [1]

---

1. Marya Konopnicka appelait ce morceau son « poème en prose » et en avait instamment demandé la traduction à H. C., un mois avant de mourir.

NOTRE VIEUX CHEVAL

NOTRE VIEUX CHEVAL

Cela commença par le vieux lit dans lequel nous couchions tous les trois.

Ce jour-là, notre père qui était revenu de la rivière un peu soucieux, s'assit sur le banc et appuya sa tête sur son coude.

Notre mère lui demanda deux fois ce qu'il avait, mais il ne répondit qu'à la troisième question. Il dit que son travail avec le gravier était terminé et que le cheval ne ferait plus que porter du sable. Là-dessus, Félek me poussa du coude et mère gémit tout bas.

Père devait aller chercher le docteur le soir, mais il ne se pressait pas. Il marchait, réfléchissait, regardait dans les coins. Tout à coup, il s'arrêta devant ma mère et dit :

— Est-ce que les enfants ont besoin d'un lit, Anoulka ? Je couche par terre, ils peuvent faire comme moi.

Nous nous regardâmes. Des étincelles bril-

lèrent dans les yeux gris de Félek. C'est vrai ! A quoi bon un lit ? Il faut toujours faire attention à ce que Pierrot ne tombe pas.

— Allons ! marchons ! cria Félek. Et avant que notre mère eût répondu, nous avions déjà tiré à nous trois la paillasse par terre et Félek se mettait à faire des culbutes dessus.

Il est vrai qu'après avoir tiré la paillasse, on vit qu'il manquait deux planches dans le lit et qu'un des côtés se décollait. Aussi le « marchand » que père me fit appeler ne voulut-il pas d'abord entendre parler du lit ; il remit ses pièces de cuivre dans sa bourse, dont il serra les cordons et qu'il glissa dans sa poitrine sous sa houppelande. Père lui rabattit cinq kopeks, puis dix, puis quinze, mais le vilain Juif s'entêtait. Se tenant à l'entrée, il ne laissait pénétrer que sa barbe dans la chambre. Il proposa enfin d'ajouter trois florins [1] moins quatre kopeks si père lui vendait encore l'oreiller.

Père hésitait ; il nous regardait, regardait notre mère. On lui offrait de tout ensemble onze florins.

— Eh bien, enfants, dit-il enfin, vous passerez-

(1) Le florin russe vaut 0.65 ; le kopek, 0.04.

vous bien d'oreiller tant que la mère sera malade ?

— Oh, que oui ! cria Félek d'une voix un peu étouffée parce que, justement, il se tenait la tête en bas.

Et, sans changer de position, il lança l'oreiller au milieu de la chambre. Pierrot le saisit et le jeta sur Félek qui le rejeta sur moi, après quoi le « marchand » nous le prit pour nous empêcher de le déchirer.

— Sans la taie, dit notre mère d'une voix faible.

Aussitôt, nous arrachâmes au « marchand » l'oreiller qu'il tenait déjà sous son bras et nous commençâmes à le retirer de la taie. Quand il en fut sorti, on vit qu'il était décousu dans un coin et que la plume s'en échappait. Alors le Juif ne voulut plus donner ses onze florins, il en offrit seulement neuf moins quelques kopeks.

A force de marchander, il finit par s'arranger avec père pour douze florins, mais il fallait encore ajouter notre couverture.

Père regarda notre mère. Couchée sur le dos, les yeux creux, elle était si faible et si pâle qu'elle semblait morte.

— Anoulka ?... interrogea tout bas mon père.

Mais ma mère se mit à tousser et ne put répondre.

AVERTISSEMENT [1].

Marya Wasilowska naquit en 1846, à Suwalki, dans la Pologne russe. A seize ans, elle épousait M. Jaroslas Konopnicki. Elle vécut d'abord à la campagne, où son talent poétique commença à s'éveiller. Ses premières poésies lyriques parurent en 1875 et lui acquirent promptement la renommée. Pendant quatorze ans, elle prit une grande part au mouvement intellectuel de Varsovie. Forcée par les autorités russes à

1. Nous croyons intéressant de donner ici la liste des œuvres de MARYA KONOPNICKA ;

POÉSIE. — *Choses du passé*, 1881. — *Poésies* : série I, 1883 ; série II, 1883 ; série III, 1887 ; série IV, 1896. — *Italia*, 1901. — *Fragments. Hellenica*, 1902. — *M. Balcer au Brésil*, épopée, 1892 à 1901. — *Fleurs et poésies*, 1882. — *Lignes et sons*, 1897. — *Poème* pour le trentième anniversaire de la mort de Mickiewicz, 1885. — *Sur un tombeau*, 1887. — *Choix de poésies* 1890. — *Damnata*, 1900. — *A travers l'abîme*. — *Les bagatelles de mon portefeuille de voyage*, 1903. — *Nouvelles chansons*, 1905. — *Les voix du calme*, 1906.

PROSE. — *Quatre nouvelles*, 1888. — *Mes connaissances*, 1890. — *Sur le chemin*, 1893. — *Nouvelles*, 1897. — *Choses et gens*, 1898. — *Sur la côte normande*, 1904. — *Impressions de voyage*. — Nombreux articles de critique littéraire et quelques ouvrages destinés aux enfants.

pressés de nous étendre sur la paillasse que nous avions placée dans un coin derrière le poêle. Félek s'agenouilla pour dire sa prière, ayant encore son pain à la main et, tout en regardant de temps en temps la paillasse, il marmotta « *Notre Père* » et « *Je vous salue, Marie* » si vite qu'il se frappait déjà bruyamment la poitrine alors que je n'avais pas encore commencé ma prière. Enlevant seulement sa veste, il se coucha tout de suite du côté du poêle. Pour dire la vérité, j'avais eu aussi l'idée de me mettre du côté du poêle, mais n'ayant pas envie, alors, de me battre avec Félek, je me contentai de lui tirer l'oreille et je m'étendis contre le mur. Nous prîmes Pierrot entre nous. D'abord, il me sembla que ma tête quittait mon dos, parce que j'étais habitué à l'oreiller, mais ensuite, je m'appuyai sur mon bras et me trouvai bien.

— Comment vais-je vous réchauffer, mes petits? dit mon père en voyant que nous nous serrions l'un contre l'autre.

Il regarda autour de la chambre, décrocha son manteau bleu et le jeta sur nous.

Nous poussâmes des cris de joie et aussitôt nous glissâmes nos bras dans la manche. Seulement Pierrot se mit à hurler parce qu'il ne pou-

vait pas trouver la manche, mais nous lui couvrîmes la tête avec la pèlerine et il se tut. Père, avant de se coucher, s'approcha encore de nous.

— Eh bien, avez-vous chaud, moucherons? demanda-t-il.

— Moi, j'ai bien chaud, répondis-je du fond du manteau.

— Et moi aussi, père, j'ai très chaud, cria Félek.

Et il tendit ses longues jambes maigres comme pour montrer qu'il ne se souciait en rien d'être couvert.

En effet, une agréable chaleur nous venait du poêle, car père avait apporté du coke dans la journée, allumé le feu et préparé du thé pour notre mère. Aussi fûmes-nous tout de suite endormis. Mais, vers le matin, il fit tout à coup très froid et je tirai le manteau de mon côté. Félek se retourna d'abord dans son sommeil, ensuite il commença aussi à tirer le manteau que je ne lâchais pas, puisque Félek devait avoir plus chaud que moi étant près du poêle. Mais Félek tirait toujours et quelque chose dut faire mal à Pierrot, car il se mit à pleurnicher et ensuite à sangloter pour de bon.

Notre mère gémit doucement une ou deux fois.

— Philippe, Philippe, dit-elle d'une voix faible, regarde donc ce que font les enfants, Pierrot pleure.

Mais père dormait.

— Enfants, dit ma mère, pourquoi Pierrot pleure-t-il ?

— C'est à cause de Félek, maman, répondis-je.

— Ce n'est pas vrai, maman, c'est à cause de Vicek, reprit aussitôt une voix ensommeillée.

Mère gémit de nouveau et comme le petit ne cessait de pleurer, elle se traîna hors de son lit, prit Pierrot et le coucha près d'elle. Aussitôt, nous eûmes plus de place. Félek me donna un coup de poing dans le côté, je le lui rendis, après quoi, nous étant retournés, nous dormîmes parfaitement jusqu'au matin.

Deux jours plus tard, le « marchand » revint. Personne ne l'avait appelé, il venait par politesse, à ce qu'il disait, pour savoir si ma mère était mieux. Il se mit à regarder l'armoire, les chaises. Mais père était un peu triste et ne voulut pas beaucoup causer avec lui.

Le lendemain, le « marchand » revint encore. Ce jour-là, nous n'avions pour déjeuner que du sel avec nos pommes de terre, parce que le lard manquait. Le pain aussi était fini et Pierrot alla

sans déjeuner à l'asile. Père me fit préparer un sac pour le charbon. Félek me poussa le coude, nous allions donc avoir chaud — en effet, le vent sifflait dans la chambre d'une manière terrible — et nous nous mîmes à rire. J'apportai le sac au bout d'un instant mais, sans doute, père avait oublié le charbon, car il était assis sur le lit de notre mère et réfléchissait en tirant sa moustache. Je toussai légèrement, il ne me regarda même pas; je toussai une seconde fois, il me regarda mais comme s'il ne me voyait pas et le Juif entra justement et commença à marchander l'armoire.

J'attendis encore un moment en tapant du pied, mais j'étais terriblement pressé parce que l'eau avait gelé près de la pompe et Félek y avait couru pour faire des glissades. Je me risquai à tousser une troisième fois. Père ne se retourna pas, mais il frappa du poing sur la table. Je fis un saut jusqu'à la porte et manquai de tomber sur le seuil, et le « marchand » sortit aussi très vite et fit un signe au petit Juif d'en face. Père me rappela alors et, bien que sa main tremblât encore, je ne sais pourquoi, il me compta huit kopeks et m'envoya vite chercher du charbon.

Quand je revins, le « marchand » et le petit Juif d'en face emportaient l'armoire, père se

tenait près de la porte pour empêcher le froid d'entrer et mère, tournée vers la muraille, gémissait doucement.

L'enlèvement de l'armoire du coin où elle avait été de tout temps nous découvrit de nouveaux horizons. Nous nous accroupîmes au milieu des saletés pour commencer des recherches. Félek trouva un bouton de métal qu'il attacha aussitôt à sa manche et je fis sortir d'une fente, avec un petit bâton, une aiguille rouillée et une « bête à bon Dieu » dont les petites pattes étaient repliées et l'aile déchirée. Nous nous mîmes aussitôt à souffler dessus, mais elle était morte.

A chaque découverte, nous poussions des cris de joie et père ne pouvait arriver à nous faire manger le gruau qu'il nous avait préparé pour le déjeuner et dont notre mère seule ne voulut pas. Enfin, après avoir bien fouillé et nous être convaincus qu'il n'y avait plus aucun trésor dans ce coin, nous balayâmes le reste de la poussière dehors.

Alors, seulement, je remarquai qu'à la place où avait été l'armoire le mur semblait plus blanc que dans le reste de la pièce. Je fis part de cette observation à Félek et comme notre mère aussi regardait ce coin d'un air triste, père cessa de

manger, chercha deux clous dans le coffre, les enfonça dans cette partie du mur et y suspendit la robe brune que ma mère mettait pour les fêtes et la bleue de tous les jours, puis il les couvrit d'un châle.

Cela faisait très bon effet et Félek et Pierrot commencèrent aussitôt à jouer à « cache-cache » derrière.

Ces jours-là, notre mère se trouva plus mal. Le docteur lui ordonna de prendre du bon bouillon et de manger de la viande et, bien qu'elle pleurât et défendît autant qu'elle le pouvait à mon père de faire cette dépense, j'allai cependant presque chaque jour de cette semaine-là chez le boucher et en rapportai parfois jusqu'à une demi-livre de viande.

Le « marchand » était déjà si habitué à nous, qu'appelé ou non, il venait tous les jours à la porte. Déjà le chien d'à côté n'aboyait plus après lui.

Après l'armoire, le » marchand » nous acheta les quatre chaises peintes en noyer sur lesquelles nous nous asseyions pour prendre nos repas. Nous eûmes de l'amusement à propos de ces chaises, parce que le Juif ne pouvait en porter lui-même plus de deux et que nous dûmes porter les deux autres jusqu'à Ordynackie.

Cette course nous plut tant que nous demandions toujours ce qu'il fallait emporter. Félek surtout avait sans cesse de nouvelles idées. Dès qu'il revenait de l'asile, il se promenait dans la chambre, les mains derrière le dos, et regardait dans tous les coins comme un commissaire-priseur.

— Père, on pourrait vendre le pot de fer, ou le cuvier, ou l'horloge.

— Va-t-en, cria mon père en colère, car maintenant, il était toujours triste et de mauvaise humeur.

— Félek, qu'est-ce que tu racontes ? dit notre mère de sa voix affaiblie. Bientôt tu voudras vendre ton âme dans ton corps.

Pierrot et moi nous nous mîmes à protester vivement.

— Le pot de fer !... Et quoi encore? Dans quoi ferions-nous cuire le gruau et les pommes de terre ?

— Ou l'horloge, ajouta Pierrot offensé. Et comment saurions-nous sans l'horloge quand il faudrait manger ou dormir ?

— C'est bon, cria Félek de l'air d'un esprit fort, quand il faut, il faut. Et toi, que l'horloge te le dise ou ne te le dise pas, tu mangerais continuellement.

— Et toi, tu cours bien après la marchande pour qu'elle te donne des petits pains et elle t'a donné du boudin.

— Non, je ne cours pas, répondit Félek en rougissant.

— Si, tu cours.

— Non, je ne cours pas.

— Si, je t'ai vu quand tu mangeais ton boudin.

— Moi, du boudin, aussi vrai que j'aime Dieu, je n'en ai pas mangé !

Et il frappa si fort sur sa poitrine que l'écho répondit.

— Souffle, alors...

Félek se redressa, souffla et sortit triomphant de cette épreuve. Rien ne trahissait le boudin et il n'y avait dans son estomac qu'un grand vide.

Bien que rabroué, il ne perdit pas courage. Un jour, en faisant le tour de la chambre, il s'écria tout à coup :

— Et la casserole, père, et le mortier et le fer à repasser ?

Nous devînmes blêmes en l'entendant. La casserole, le mortier et le fer à repasser étaient presque des joyaux de famille. Placés sur un rayon en face de la porte, ils brillaient comme de l'or. La casserole était au milieu. D'aussi loin

que je pouvais me souvenir, je n'avais rien vu cuire dans cette casserole. C'eût été une profanation. Tous les samedis, ma mère la nettoyait avec de la brique pilée ou des cendres et elle étincelait aux yeux dès qu'on entrait. Près d'elle étaient, d'un côté, le mortier avec son pilon, et de l'autre, le fer à repasser. Le mortier était mon contemporain. Père l'avait acheté à ma venue en ce monde pour faire plaisir à ma mère et lui montrer qu'il était content d'avoir un fils. Je n'estimais aucun de mes contemporains dans toute la rue autant que j'estimais ce mortier. Ma mère s'en servait seulement une fois par an, le vendredi saint, pour piler la cannelle du gâteau de Pâques. C'est alors qu'elle me répétait l'histoire dont le mortier et moi nous étions les héros. Il n'y avait qu'une différence entre nous, c'est que la cigogne m'avait apporté pour rien au lieu qu'il avait fallu payer pour avoir le mortier. Rien d'extraordinaire donc à ce que j'eusse toujours considéré l'existence de ce mortier comme plus précieuse que la mienne, surtout quand je voyais le respect qu'on lui témoignait constamment alors qu'on me traitait assez légèrement, dans ce temps-là, comme plus tard, d'ailleurs. Le fer descendait aussi très rarement des hauteurs du

rayon au niveau de notre vie ordinaire. Ma mère ne s'en servait que pour repasser ses coiffes de tulle et les devants des chemises de dimanche de mon père ; le reste du linge passait seulement sous le rouleau. Une fois même, ma mère s'était fâchée avec la femme du garde qui voulait lui emprunter le fer.

— Ma chère, lui avait-elle dit, un objet pareil ne se prête pas. Ce n'est pas pour tout le monde. C'est précieux. C'est une chose qu'on a pour toute sa vie.

Nous nous rappelions tous comment, là-dessus, la femme du garde avait fait claquer la porte et avait donné dehors libre cours à sa langue et comme, ensuite, les mains de notre mère tremblaient de colère quand elle avait coupé le pain pour notre déjeuner. Depuis ce moment, le fer à repasser avait beaucoup monté dans mon estime. Je le mettais au nombre de ces choses uniques dans la vie comme le baptême, la confirmation et comme encore le grand manteau bleu dont mon père disait aussi qu'on n'en avait qu'un dans sa vie. Et voyez donc ce Félek, qui parlait du fer comme si c'était une cuiller à pot ou un vieux balai !

Je regardai mon père. J'étais sûr qu'il allait

tirer les oreilles de Félek. Mais mon père regardait par terre en tordant sa moustache. Heureusement, ma mère dormait.

Ce jour-là, je ne courus pas chercher de viande pour ma mère. Père me donna seulement un kopek pour acheter des os dont il fit une soupe.

Le lendemain, il revint glacé et, frottant ses mains décharnées, il cria de la porte :

— Réjouis-toi, Anoulka, la Vistule va dégeler, le vent tourne à l'ouest.

Mais ma mère en le voyant s'assit presque sur son lit.

— Philippe ! s'écria-t-elle, où est ta pelisse ?

Je m'aperçus seulement alors que mon père était revenu sans pelisse. Mais je n'eus pas le temps de regarder beaucoup, car père prit Pierrot dans ses bras et le fit sauter en l'air. Puis il se mit à rire, posa le petit par terre, et, assis sur le lit de notre mère, il rit tellement que les larmes coulaient sur son visage noirci. Il les essuya avec la manche de sa veste usée.

— Voyons, Anoulka, qu'as-tu ? demanda-t-il.

Mais ma mère retombée sur son oreiller semblait inanimée.

— Philippe, murmura-t-elle enfin d'un ton de

reproche, qu'as-tu fait ? tu as vendu ta pelisse...

— Ma pelisse, ma pelisse, répéta mon père, eh bien, quoi ? voilà une grande affaire ! Ma pelisse, je l'ai portée assez longtemps. Sans compter qu'elle était lourde comme la conscience d'un meunier. Je suis bien plus à l'aise depuis que je ne l'ai plus.

Et comme ma mère se plaignait tout bas, il lui passa la main sur les cheveux et ajouta :

— Qu'est-ce que tu as donc, Anoulka, à te plaindre pour un rien. J'avais une pelisse, je n'en ai plus, voilà tout. Qu'est-ce que cela fait ? Est-ce que cette pelisse me donnait à manger ou payait mon loyer ? Le printemps est proche, il n'y a qu'à regarder comme la rivière dégèle et j'irais me régaler d'une pelisse ! Si j'attends un peu pour commencer à travailler, j'aurai même trop chaud avec ma veste...

Ce jour-là, le docteur revint chez nous et je courus encore à la pharmacie.

— Il fait un peu froid ici, dit le docteur en entrant, et on sent l'humidité. Il faudrait mieux chauffer. Et il frissonna en refermant son paletot de fourrure. Père écoutait, la tête baissée. Toute la journée, il avait été très gai, mais il devait cependant avoir quelque chose car dès que

notre mère ne le regardait plus, il changeait de visage, laissait retomber sa tête, et ses yeux de bleus devenaient presque noirs, tant il y avait de tristesse en eux.

Nous avions acheté un demi-poud[1] de charbon dans l'échoppe pour l'après-midi et nous fîmes un tel feu que cela crépitait dans le poêle. Père approcha un banc de notre paillasse et s'assit dessus, mère se retourna pour regarder le feu et ainsi nous nous réchauffâmes tous à plaisir.

Quinze jours passèrent. Père ne pouvait pas gagner grand chose et, d'ailleurs, il avait assez à faire à la maison. Il raccommodait, faisait cuire les repas, bien qu'on ne fît pas souvent la cuisine. Si ce n'était une chose, c'en était une autre. Souvent il nous envoyait faire des commissions.

Mère n'était ni mieux ni plus mal, mais elle maigrissait d'une manière effrayante et son visage devenait blanc comme un linge. Une toux pénible la prenait toujours plus fréquemment, surtout le matin.

Quelquefois, les voisines entraient et s'étonnaient de la voir dépérir.

— Si seulement Dieu la faisait tourner d'un

1. Poud : 16 kil. 38.

côté ou de l'autre, disait la femme du cloutier à mon père.

— Silence, répondait-il. Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? Est-ce que je me plains ? Est-ce que nous ne nous sommes mariés que pour la bonne santé et non pour la maladie ? Est-ce que ce n'est pas pour moi et pour mes enfants qu'elle a perdu sa santé ?...

Et c'était tout.

La gelée continuait, bien que le vent eût tourné à l'ouest. Il faisait si froid que la chambre était pleine de vapeur. Et si cela s'adoucissait un peu vers le soir, la neige retombait de nouveau tellement qu'on ne voyait plus rien. Pierrot n'allait même plus à l'asile, il était toujours derrière le poêle ou sous le lit de notre mère, le délicat ! Félek et moi nous faisions des boules de neige avec lesquelles nous nous battions pour nous réchauffer.

Un certain jour, on n'alluma pas le poêle. Père couvrit ma mère de sa pelisse à elle et m'envoya demander à une voisine un morceau de sucre pour la tisane. Mais la voisine n'en avait pas. Père, alors, ouvrit le coffre pour voir s'il n'y trouverait pas quelques miettes de sucre car ma mère toussait tant qu'il semblait que sa

poitrine se déchirait. Aussitôt nous entourâmes mon père parce qu'il y avait dans le coffre différentes choses que nous ne voyions que rarement. Il y avait le rasoir de notre père dans une boîte, et, dans une autre, le collier de corail de notre mère, il y avait la pelisse garnie de rouge de ma mère et une serviette jaune à fleurs qu'on mettait sur la table, et un dessus de lit en perse verte.

Mais, cette fois, nous fûmes tout à fait déçus : le coffre était vide. Dans un coin seulement, se trouvait, enveloppé dans une étoffe rouge, l'accordéon que mon père possédait avant son mariage. Père le heurta une ou deux fois en cherchant les morceaux de sucre. On aurait dit qu'il craignait de l'ôter de ce coin. L'accordéon résonna puis se tut. Mais Félek mettait déjà sa main dans le coffre.

— Et l'accordéon, père, criait-il en soulevant le paquet rouge, est-ce qu'on ne pourrait pas... ?

— Félek ! dit faiblement ma mère de son lit.

Père avait rougi. Il reprit le paquet à Félek et le mit dans le coffre qu'il ferma à clef.

Ce jour-là, nous restâmes très longtemps sans déjeuner et nous n'eûmes pas de dîner. Je pensais que père m'enverrait au moins chercher du

pain, mais non. Pierrot seulement eut une croûte de la veille. Nous allâmes jouer avec Félek, à l'entrée, car le temps nous semblait long. Il était deux ou trois heures quand ma mère m'appela près de son lit et me dit d'une voix fatiguée et entrecoupée :

— Vicek, cours donc chez la blanchisseuse, tu sais où ?

— Oh ! oui, je sais bien.

— C'est une femme d'ordre, reprit ma mère, peut-être achèterait-elle le fer à repasser.

— Le fer ? répétai-je, me demandant si j'avais bien entendu.

— Dis-lui seulement qu'elle ne vienne que quand il fera nuit, pour que la femme du garde ne la voie pas dehors. Va.

Je prenais mon bonnet quand elle me rappela :

— Vicek !...

Mais quand je fus près d'elle, elle me regarda un instant et dit :

— Non, ce n'est rien, va-t-en.

Quand je fus à la porte, elle m'appela de nouveau. Elle était à demi soulevée sur son lit et ses yeux creusés étaient grands ouverts.

— Et le mortier... murmura-t-elle, si bas que je l'entendis à peine.

Je restai pétrifié. J'avais la même impression que si on avait voulu me vendre moi aussi.

— Le mortier? répétai-je dans un souffle en me penchant sur ma mère.

Elle respirait péniblement, on entendait un sifflement dans sa poitrine. Elle ne répondait rien, mais me retenait. Sa main était froide et humide. Deux ou trois fois, elle ouvrit la bouche sans rien articuler et son front jauni se couvrit de sueur. Son souffle ressemblait à un soupir.

— Et la casserole, murmura-t-elle avec effort.

— La casserole ? dis-je tout aussi bas.

Elle fit seulement un signe, sa tête retomba sur son oreiller et ses yeux se fermèrent.

Je me mis à courir comme un brûlé, tenant mon bonnet à la main. Je rencontrai Félek :

— Sais-tu ? lui criai-je, le mortier, la casserole, le fer, nous allons tout vendre !

— Tonnerre ! dit Félek en riant, et il sauta en l'air à cette nouvelle tout en se frappant les cuisses. Ce saut était le plus remarquable de son répertoire. Jamais je n'avais pu l'imiter. Il sautait en l'air aussi facilement qu'un poisson dans l'eau. Nous nous mîmes à courir tous les deux jusque chez la blanchisseuse, car Félek était fier et jamais il n'aurait voulu en rien me céder le pas.

Mais la blanchisseuse ne voulut pas beaucoup causer avec moi. Elle dit qu'elle n'avait pas besoin de la casserole et qu'elle avait déjà un mortier et un fer. Nous sortîmes indignés.

— La vieille n'a pas besoin de casserole, criait Félek, pas besoin d'une casserole comme la nôtre !

Ma mère attendait, les yeux brillants, et quand je lui racontai notre insuccès, elle soupira comme soulagée d'un grand poids.

Avant la nuit, cependant, elle me dit d'aller chercher le « marchand ». Nous y courûmes, Félek et moi, contents de ce que l'affaire n'était pas encore terminée. Le « marchand » vint, examina le mortier, examina la casserole et faisant une moue dédaigneuse, déclara que tout cela était bon à fondre seulement. Le fer était brûlé, le mortier petit et la casserole trop mince. Pour les trois objets, il donnait dix florins.

Notre mère se leva brusquement sur son lit :

— Comment ? dix florins ! Le mortier seul en a coûté cinq et sept kopeks ! Et le fer ! et la casserole...

— Tout est bon à fondre, commença le « marchand ».

Mais elle ne lui permit pas d'ajouter une pa-

role et d'une main tremblante, elle lui montra la porte :

— Allez-vous-en... allez. Que mes yeux ne vous voient plus ! Vous n'êtes pas le seul en ce monde.

Et elle nous envoya chercher un autre « marchand », Rudy, qui nous avait acheté notre dernière table.

Nous aimions bien ce Juif, parce qu'il avait fait beaucoup de plaisanteries en achetant cette table et il nous avait donné, à Félek et à moi, une noix pour l'emporter. Il est vrai que la noix de Félek était percée, mais il avait sifflé dedans toute la journée pour faire le chemin de fer. Nous allâmes donc chercher Rudy. Il baragouinait au coin de la rue, devant sa boutique, avec l'autre Juif qui sortait de chez nous. Cependant, il arrangea sur ses épaules son sac plein de bouteilles et nous suivit.

Mais après avoir examiné le mortier, la casserole et le fer, il n'en offrit que neuf florins et huit kopeks ; il dit encore que le mortier ne serait pas même bon à fondre. Bien que ma mère fût tremblante et parvint à peine à remuer dans son lit, elle put cependant arracher la casserole à Rudy et elle la laissa tomber à terre où elle gémit comme une cloche brisée.

J'eus une étrange impression en entendant ce gémissement. Il me sembla que les coins de notre chambre gémissaient aussi.

Ma mère se cacha les yeux et se mit à pleurer.

Avant la fin de la journée, il vint encore chez nous cinq « marchands », mais chacun donnait moins que l'autre, tantôt un, tantôt deux kopeks de moins. Ils baragouinaient, se querellaient entre eux, s'arrachaient notre mortier et notre fer, faisant plus de bruit qu'à la foire.

Félek me pinça de joie.

— C'est la comédie ! cria-t-il en étouffant de rire et il exécuta pour se soulager une superbe culbute.

Enfin les Juifs s'en allèrent l'un après l'autre en laissant dans la chambre une odeur méphitique. La casserole, le fer et le mortier étaient rangés sur le banc devant ma mère. Elle me regardait d'un air triste, fatigué, presque stupéfait. Mais, le soir, la gelée prit plus fort et Pierrot, ordinairement très sensible, commença à pleurer, à dire qu'il avait froid, qu'il avait faim. Ma mère me fit alors courir chez la femme du garde pour lui demander si elle voulait acheter le fer.

Mais celle-ci n'avait évidemment pas oublié le refus de ma mère. Elle se dressa tout de suite sur ses ergots.

— Quand j'en achèterai un, c'en sera un neuf. Je n'ai pas besoin d'une vieillerie.

Lorsque je répétai cela à ma mère, son visage s'enflamma.

— Non ! non ! cria-t-elle d'une voix tremblante de colère ; voyez-vous ça ? Une vieillerie ! En voilà une grande dame ! Pour l'emprunter, il était bon, mais pour l'acheter, c'est une vieillerie ! Attends un peu, vilaine mégère !

Elle se mit à tousser à s'arracher la poitrine, mais il n'y avait rien à lui donner à boire, car la tisane était sèche depuis longtemps.

— Quelle scène ! disait tout bas Félek en me pinçant jusqu'à me faire mal.

— Vicek, reprit ma mère d'une voix entrecoupée, cours donc chez le premier Juif qui offrait dix florins. Le noir, tu sais. Qu'il vienne !

Et en fermant ses yeux fatigués elle murmura :

— Je le vendrai pour rien, je perdrai tout, mais toi, vilaine mégère, prends garde à ne plus traiter de vieilleries les affaires des gens. Tu ne l'auras pas, tu ne l'auras pas !

Elle se tut, complètement épuisée.

Félek me suivit en courant à toutes jambes pour aller chez le Juif. Nous pensions qu'il faudrait le chercher, Dieu sait où, et il était presque

à notre porte, les mains dans la ceinture de sa houppelande, crachant de côté [1], tout à fait comme s'il nous attendait. Quand Félek le tira par le coude, ses yeux clignotants brillèrent comme ceux d'un chat et il renifla. Puis il nous suivit rapidement, avidement. Mais, lui aussi, ne voulut plus donner que « juste neuf florins ». Il dit ce « juste » du même ton que s'il ajoutait au moins trois florins à son premier prix.

Le visage de ma mère s'enflamma de nouveau.

— Comment, s'écria-t-elle, il n'a pourtant pas changé. N'en avez-vous pas offert dix florins, d'abord. C'est bien le même !

— Hé ! qu'est-ce que ça fait que ce soit le même, répondit flegmatiquement le « marchand », j'ai réfléchi...

— Donnez donc les dix florins que vous offriez, ayez un peu de conscience.

— J'en ai une conscience. Si je n'en avais pas, je donnerais huit florins, mais comme j'en ai une je donne juste neuf florins.

— Que Dieu vous punisse pour le tort que vous me faites, dit ma mère en gémissant.

— Qu'il me punisse, grogna le « marchand »,

(1) Cracher de côté est un signe de mépris.

et pourquoi ? Est-ce que je veux prendre ça pour rien ? Est-ce que je vous donne de la balle ? Je donne de l'argent comptant.

Ma mère ne répondit plus. Son visage était blanc comme une hostie. Quand le Juif se mit à compter l'argent, Félek regarda chaque pièce. Dès que l'une d'elles semblait un peu usée, il la repoussait en disant qu'elle était fausse. Le juif commença par siffler, puis il devint rouge comme s'il allait avoir une attaque d'apoplexie. Dans sa fureur, il levait même la main sur Félek, quand tout à coup il sourit, tira de son gilet un gros [1] tout noirci et le donna à Félek en disant :

— Tu es un garçon intelligent, tu seras fonctionnaire un jour. Voilà pour t'acheter du pain d'épices.

Mais Félek ne prit pas le gros.

— Regardez là, dit-il en montrant un tas de gros qui devaient représenter un florin, il faut que vous ajoutiez encore trois gros. Ajoutez-les et ne me tournez pas la tête avec votre pain d'épices.

Le juif fit claquer sa langue d'étonnement :

1. Gros, 0,02.

— *A Kluger Bub* [1], murmura-t-il comme pour lui-même.

Enfin, le compte fut terminé. Le juif jeta avec bruit dans son sac sale le fer, le mortier et la casserole et ma mère m'envoya chercher du charbon et du pain.

Quand mon père revint, le feu brûlait déjà dans le poêle et nous avions bu tour à tour du bouillon du pot de fer.

Père se tint un instant sur le seuil, regarda le feu, puis nous, puis la chambre et quand son regard s'arrêta sur le rayon vide, il baissa les yeux et alla sur la pointe du pied jusqu'au lit de ma mère.

Peu de temps après, il commença à dégeler. On entendait toutes les nuits le fracas des glaces qui craquaient dans la Vistule. Cependant, nous achetions encore du charbon parce que l'humidité était si grande que les murs suintaient.

Notre chambre se vidait complétement.

— C'est vidé à fond, disait Félek.

La vieille robe de ma mère était partie, ainsi que l'horloge, ainsi que le cuvier et quand le manteau bleu de père partit aussi, je perdis tout

1. Voilà un gamin qui n'est pas bête.

à fait ma foi en ces choses qu' « on a pour toute sa vie », étant donné surtout ma récente expérience avec le fer à repasser.

Nous marchions maintenant dans cette chambre vide comme dans une église et Félek criait, se faisant un porte-voix de ses mains, pour que l'écho lui répondit.

Le docteur était venu de nouveau voir ma mère et j'avais couru à la pharmacie. Nous avions encore le pot de fer, mais nous ne préparions que rarement un repas. On faisait cuire des pommes de terre pour le matin et le soir et, l'après-midi, nous courions après les chats du voisinage qui miaulaient terriblement sur les toits.

Un jour, mon père s'assit par terre auprès du coffre, l'ouvrit et réfléchit longuement.

L'eau coulait des toits parce qu'il dégelait, les moineaux s'égosillaient et le soleil, pour la première fois de l'hiver, pénétrait dans notre sous-sol. Mais notre mère était de nouveau plus mal. Sa toux l'avait secouée toute la nuit et elle avait demandé à boire plus de cinq fois. Il n'y avait plus de remèdes. Félek se haussa sur la pointe des pieds pour regarder par dessus l'épaule de mon père, pensant qu'il verrait quelque chose d'extraordinaire, mais il ne vit rien. Père secouait

seulement la tête, tordait ses moustaches et regardait en silence le paquet rouge au fond du coffre. Il le prit enfin, en tira l'accordéon et, assis sur le lit de ma mère, il se mit à jouer.

Ma mère se ranima un peu en l'entendant, elle se fit donner Pierrot sur son lit et nous, nous étions à côté, écoutant.

D'abord, père joua gaîment tout en parlant à ma mère :

— Te souviens-tu, Anoulka, de Bielany ? Te rappelles-tu que nous nous sommes rencontrés là et que je jouais pour toi tout en marchant ?

— Je m'en souviens, mon cœur, dit doucement ma mère.

— Et ceci ? tu t'en souviens, c'était à la fête de Solec...

— Je m'en souviens, murmura ma mère.

— Quel luron ! marmotta Félek en me poussant du coude.

— Tu avais alors une robe à raies roses et j'ai bien rêvé de toi ensuite pendant trois jours, disait mon père d'une voix douce. Et ceci..., t'en souviens-tu, Anoulka ?

— Je ne sais pas...

— Comment, tu ne sais pas ? C'était à Vola, quand nous y sommes allés avec ton frère,

quand j'ai lancé une bouteille sur cet Allemand qui s'était assis près de toi...

— Ah ! c'est vrai, dit ma mère à voix basse.

Père continuait à jouer. Il tenait l'accordéon sur ses genoux, le tirait et le repoussait et ses doigts parcouraient légèrement les touches.

Jamais je n'ai entendu plus belle musique.

— Anoulka ! Et ceci... Où était-ce ?

— Je m'en souviens, mon Philippe, disait ma mère, c'était ce dimanche où tu as fait publier nos bans. Nous étions allés à Czerniakow avec ma défunte mère...

— Et nous sommes revenus que la lune brillait déjà, ajouta mon père.

— Et comme les lilas sentaient bon, comme les rossignols chantaient...

— Et comme tu étais jolie... comme une rose en fleur...

Félek me poussa du coude.

— Et comme tu jouais, mon cœur, comme tu jouais...

Elle sourit, soupira et parut s'endormir.

Maintenant aussi, père jouait d'une manière charmante. D'abord il joua gaîment, vivement, comme pour la danse et nos jambes remuaient d'elles-mêmes. Ensuite, comme si autre chose

s'était mêlé à sa gaîté, il joua toujours plus tristement comme pour faire pleurer, tellement que Félek s'essuya deux fois les yeux avec son poing. A la fin, père tira son accordéon des deux côtés à la fois et en fit sortir des sons aussi plaintifs que ceux de l'orgue quand il joue pour un mort.

Mère dormait. Souvent maintenant le sommeil la prenait comme si on eût semé des pavots sur ses yeux. Et ensuite, elle se réveillait faible, pâle, une sueur froide sur son visage amaigri.

Mon père resta un instant assis, la tête inclinée, puis il se leva en soupirant, enveloppa l'accordéon dans l'étoffe rouge, le mit sous son bras, prit son bonnet et sortit sur la pointe des pieds.

Quand nous fûmes tous trois sur la paillasse, couverts d'un châle de ma mère, Félek me poussa et me dit à mi-voix :

— Vicek...

— Quoi ?

— Sais-tu?... Le père pleurait en jouant.

— Comment !

— Je te le jure, reprit Félek en se frappant si fort la poitrine qu'on entendit le coup. Je ne suis pas aveugle, je l'ai bien vu. Ses larmes coulaient dans sa moustache... Que veux-tu, ajouta-t-il au bout d'un instant, quand on se rappelle comme

ça toutes sortes de choses l'une après l'autre...

Il soupira profondément, resta un instant silencieux, puis se retourna du côté du poêle. Peu après, je l'entendis ronfler. Ce soir-là, père revint tard à la maison, mais il apporta des remèdes pour ma mère, alluma du feu et fit du thé. Pendant longtemps je ne pus m'endormir. Quelque chose faisait dans ma tête une musique, tantôt triste, tantôt gaie. Je rêvai jusqu'au jour de différentes choses, d'un jardin qui était dans la chambre, d'un lilas qui fleurissait sur le poêle, de rossignols qui chantaient près de la porte et d'une lune d'argent qui brillait là où était autrefois l'horloge...

Quand je me réveillai, Félek était déjà debout sur la paillasse et il rattachait à sa ceinture son pantalon qui l'abandonnait. On apercevait par l'ouverture de sa chemise déchirée ses côtes décharnées ; du col, sortait un cou mince comme celui d'un moineau. Ses jambes extrêmement maigres, le faisaient paraître bien plus grand qu'il n'était en réalité.

— Félek, m'écriai-je, pourquoi donc as-tu grandi pendant ce mois-ci comme une perche?

— Es-tu bête! dit en riant Félek, je m'allonge comme ça pour avoir moins de ventre?

Et il s'étira devant moi comme une corde de violon.

— Hé bien ? demanda-t-il.

— Tu as l'air d'un hareng saur.

— Tant mieux, s'écria Félek, je veux être Paillasse.

Et comme je riais.

— Eh quoi, dit-il, tu penses donc que c'est un mauvais métier ?

Et, se frappant les cuisses, il sauta en l'air, fit une culbute et retomba sur ses quatre pattes comme un chat.

— Sais-tu, dit-il, c'est à cause de ce petit bout là que je me suis tant allongé. Et d'un signe il me montra Pierrot qui d'ordinaire s'éveillait le premier et allait regarder dans le pot de fer s'il ne trouverait pas quelque reste de la veille.

— Quand nous allons à l'asile, continua Félek, il se plaint tout le long du chemin d'avoir faim. Il faut que chaque jour je lui « enfourne » la moitié de mon pain pour qu'il se taise.

— Vrai ? demandai-je avec incrédulité, sentant que je ne me serais peut-être pas élevé à un tel degré d'héroïsme.

— Aussi vrai que j'aime Dieu, jura aussitôt

Félek en frappant de son poing sa poitrine, sèche comme un morceau de bois.

Et regardant Pierrot qui, avec son gros ventre gonflé par les pommes de terre, se traînait dans la chambre sur ses petites jambes arquées, nous éclatâmes tous les deux d'un rire fou, irrésistible.

— Pourquoi riez-vous tant, enfants? demanda notre mère d'une voix faible.

— C'est à cause de Pierrot, répondit Félek, parce qu'il est si gros...

— Comment peut-il être gros, le pauvre petit? Avec quoi s'engraisserait-il? dit ma mère. Pierrot, ajouta-t-elle, viens près de maman, mon enfant.

Elle lui sourit et lui caressa la tête, pendant que nous étouffions de rire du « spectacle » donné par Pierrot, comme disait Félek.

Mais notre gaîté fut bientôt calmée.

— Tu sais, Anoulka, dit ce jour-là mon père en s'asseyant sur le lit de ma mère, il faudra bien laisser partir le cheval.

— Le cheval ! s'écria ma mère en se levant sur son lit. Tu ne crains pas Dieu, Philippe! N'est-ce pas le cheval qui nous fait vivre tous ?

Père s'appuyait tristement sur son bras et tirait sa moustache en silence.

— Il nous fait vivre ? Oui et non, répondit-il

enfin. La rivière est si rapide qu'on ne peut pas draguer. Il n'y a rien à faire avec le gravier et pour le sable, on le porterait bien sur ses épaules ; au lieu qu'ici, il faut tous les jours de la paille hachée par tas et c'est difficile d'en avoir. Quant à l'avoine, il ne faut pas y penser ; et puis, il y a aussi la litière et tout cela est cher.

Ma mère gémit seulement.

Nous avions pâli terriblement en écoutant mon père. Pierrot le regardait la bouche et les yeux grands ouverts et moi, je restais pétrifié. Puis Félek me donna un tel coup de poing que j'en fus étourdi.

— Tu entends, Vicek, me cria-t-il dans l'oreille.

— Je ne suis pas sourd, hurlai-je dans son oreille, encore plus fort. Et aussitôt, nous courûmes à l'entrée, car un tel chagrin nous avait pris que c'était à s'arracher les cheveux.

Nous aimions énormément notre vieux cheval. Du plus loin que je me souvenais, j'avais toujours vu mon père, ma mère et le cheval. Ensuite, les cigognes avaient apporté Félek et aussi Pierrot, mais le cheval, c'était un de ces êtres qui sont toujours là. Ils sont là parce qu'ils y sont. Je ne pouvais m'imaginer ni son commencement ni sa fin. Le cheval nous appartenait et nous lui

appartenions, nous ne pouvions nous séparer de lui, ni lui de nous. C'était si naturel que je ne concevais pas un autre ordre de choses. Quelqu'un pouvait manquer dans notre petit groupe, mais le cheval, jamais. Il était toute notre joie.

Quand père revenait de la rivière à la maison, nous courions au devant de lui à moitié route, pour voir plus vite le cheval. Chacun de nous lui mettait sous la bouche ce qu'il possédait : un morceau de pain, une pomme de terre, une écorce de citron trouvée par terre.

Et le vieux cheval aussi nous aimait beaucoup. Il hennissait de loin en nous voyant et il hâtait le pas en secouant gaîment ses oreilles et quand nous nous accrochions à son cou, à ses flancs, il comprenait parfaitement cette caresse et il passait sa tête sur nos cheveux et nos vêtements. Pierrot surtout était son favori et le cheval hennissait vraiment pour que mon père emmenât le petit avec lui.

Quand mon père le dételait, nous montions tour à tour sur son dos usé par le harnais. Parfois, nous faisions tant de bruit à nous trois que la grosse boutiquière qui se tenait toujours à sa porte, disait :

— Regardez-moi comme les enfants des Mos-

toviak font les fous avec cette bête. Ce sont de vrais singes de « mérangerie ».

Et elle se tenait les côtes et riait tant que ses yeux disparaissaient complètement dans la graisse de son visage.

— Le fouet ! le fouet ! criait-elle à mon père, ou bien : « Je le dirai à maman » ou « Je le dirai au cheval ». Nous ne traitions pas du tout légèrement cette dernière menace. Félek avait même souvent donné à Pierrot quelque bon morceau pour l'empêcher de « rien dire au cheval ». Nous ne pouvions supporter, en effet, que, comme pour nous faire des reproches, il nous regardât tristement de son œil unique pendant que sa paupière aux cils gris s'ouvrait et se fermait sur l'œil sans regard et tout blanc.

— Dis donc, Vicek, remarquait Félek, qu'est-ce que ce cheval a dans son œil qui vous perce comme une vrille ? J'aime mieux que père me fouette avec sa ceinture de cuir que de voir le cheval me regarder comme ça. Il va jusqu'à votre « conscience ».

Nous avions soin de panser le cheval tous les jours. Mais jamais cela ne se passait sans bataille pour la brosse ou l'étrille. Que de poils nous lui arrachions alors, comme nous emmêlions sa cri-

nière ! Cependant le vieux cheval restait patient, clignant de son bon œil. Mais il agitait de temps en temps sa queue déteinte comme pour chasser les mouches.

Tout de suite après Pâques, on commençait à le baigner. L'eau était encore glaciale que déjà nous relevions nos pantalons pour aller à la rivière. Quelle marche triomphale ! Les gamins de toute la rue voulaient venir avec nous, mais nous les chassions avec notre fouet.

Il s'agissait seulement d'asperger d'eau le cheval, de frotter ses côtés et ses paturons et de l'appeler en sifflant comme nous l'avions vu faire à notre père. C'était un désespoir quand le cheval, pour se débarrasser de nous, avançait de deux pas dans l'eau.

— Il va se noyer, il va se noyer ! hurlait Pierrot, pâle, assis par terre et se tenant le ventre à deux mains. Nous entrions alors dans l'eau et nous le tirions par la queue jusqu'au bord, après quoi, glacés, fatigués, nous revenions à la maison, le cheval devant et nous derrière, ruisselants comme des noyés.

Et c'est notre cher cheval que père voulait vendre ! Cela nous semblait quelque chose dans le genre de la fin du monde.

Aussitôt hors de la chambre, je donnai un coup de poing sur l'oreille à Félek, il m'en rendit tout de suite un dans le dos, je recommençai sur les épaules, il me frappa dans le côté tellement fort que j'en vis des chandelles. Puis, nous nous prîmes tous les deux par les cheveux et, enchevêtrés, nous roulâmes ensemble par terre. Et nous avions un tel chagrin et nous étions si endurcis par ce chagrin, qu'aucun de nous ne souffla mot.

Aussitôt après ce « combat », nous nous sentîmes plus à l'aise.

Quand nous fûmes revenus dans la chambre, car le froid nous y poussait, notre père cherchait toujours à persuader notre mère :

— Maintenant, nous en tirerons encore quelque chose, mais quand il aura maigri, car je lui mesure déjà la paille, qu'est-ce qu'on nous en donnera ? Eh bien, Anoulka, qu'en penses-tu, mon cœur ?

Mère soupira douloureusement.

— Qu'est-ce que je peux penser, mon Philippe ?... Je pense que Dieu nous a bien éprouvés par cette maladie ; je pense que je suis comme une pierre attachée à ton cou et que je t'entraîne au fond... Je pense à ces orphelins...

Elle se cacha les yeux de ses mains et sanglota tout haut. Père l'embrassa sur le front.

— Anoulka ! mon cœur, Anoulka, répétait-il, et, soudain, il fondit en larmes aussi.

— Tonnerre !... murmurait derrière moi Félek en passant son poing sur ses yeux.

Quelques jours s'écoulèrent et on ne parla plus de vendre le cheval.

Mère était toujours plus mal. Sa toux opiniâtre et rauque nous éveillait la nuit de notre profond sommeil d'enfants. Parfois aussi, mère dormait un peu dans la journée et bien que le temps fût devenu chaud tout à coup, la fièvre la faisait par moments claquer des dents. Père marchait dans la chambre, voûté, jaune, vieilli de dix ans. Il avait la main prompte avec nous et pour un rien il nous prenait aux cheveux, mais il n'en avait pas souvent l'occasion car nous passions une partie de la journée dans l'étable.

Depuis que nous étions menacés de perdre le cheval, il nous était devenu doublement cher. Chacun de ses hennissements, chaque mouvement de sa queue nous remplissait d'émotion.

— Oh !... il mange, s'écriait Pierrot qui le contemplait avec ravissement quand il plongeait dans la mangeoire sa longue tête et la relevait

pour mâcher sa paille hachée, tout en clignant de son bon œil.

— Oh !... il boit, criait-il quand le cheval enfonçait sa tête dans le vieux petit seau pour avaler à grands traits l'eau que nous lui apportions de nos propres mains.

Félek et moi nous restions pendant des heures assis sur la mangeoire de chaque côté du cheval à contempler, les pieds ballants, chacun de ses mouvements.

Nous apportions même là les pommes de terre qu'on nous donnait maintenant toujours sans assaisonnement, afin de faire notre repas près du cheval, bien qu'il n'y eût pas de quoi partager avec lui, puisque nous avions pour nous-mêmes de moins en moins.

C'était plus gai aussi d'être dans l'étable que dans notre chambre, parce que là le soleil nous donnait dans la figure en pénétrant par la porte grande ouverte, au lieu que de toute l'année on ne le voyait pas dans notre coin du sous-sol.

— Qu'il fait froid chez vous, disait le docteur quand il venait voir ma mère. Quelle horrible humidité ! Vous devriez chercher une chambre sèche et chaude pour votre femme, ajoutait-il quand père l'accompagnait à la porte, votre

femme ne peut pas rester là. Cette atmosphère lui est fatale. Il n'y a là ni ventilation ni lumière. Vous devriez prendre soin de votre femme malade. Elle est toujours plus mal et son état ne peut qu'empirer dans de pareilles conditions.

Père mâchonnait ses moustaches et restait silencieux, la tête baissée.

— Il lui faut aussi du lait, de la viande ; de temps en temps, un petit verre de vin... Les remèdes ne servent à rien dans son cas. Il lui faut un régime fortifiant.

Le docteur était parti et je le voyais déjà tourner le coin de la rue que père était encore à la porte, regardant par terre et tordant sa moustache.

Tout à coup, il ouvrit brusquement sa chemise, prit un petit sac qui contenait son scapulaire et en tira une ancienne pièce d'argent à l'effigie de la sainte Vierge qu'il me donna pour aller chercher du charbon et du lait, en me recommandant de ne pas dire à ma mère d'où était venu l'argent.

Le lendemain, dans l'après-midi, Félek était déjà juché sur le cheval quand, tout à coup, père entra dans l'étable avec M. Lucas Smolik, parrain de notre Pierrot et cocher de fiacre à

Varsovie. Quelque chose m'inquiéta aussitôt, je poussai Félek et nous restâmes tous deux muets comme des poissons.

M. Lucas posa son fouet dans un coin, moucha son énorme nez dans un pan de sa capote bleue et, tendant son long cou, se mit à priser tranquillement. C'était un homme déjà vieux, grand et assez voûté. Il avait de petits yeux noirs qui louchaient, des sourcils en broussaille, un menton maigre et couvert de poils. Ses moustaches jaunes remuaient lorsqu'il prisait, comme celles d'un lapin. Sous son bonnet bleu, on apercevait des oreilles couvertes de poils blancs et dont la droite était ornée d'un anneau d'argent. M. Lucas s'occupait rarement de nous, bien qu'il fût le parrain de Pierrot. Ma mère disait qu'il était très riche, mais ladre ; d'autres fois, elle prédisait qu'il laisserait tout à Pierrot, parce qu'il était veuf et sans enfants.

Pendant que, devenus soudain muets, nous regardions M. Lucas, père, comme s'il ne nous voyait pas, alla droit à la mangeoire, détacha le cheval et lui passant la main sur la croupe :

— Allons, mon vieux, cria-t-il en lui tournant la tête vers la lumière. Le cheval cligna de son bon œil pendant que l'autre, stupéfait et grand

ouvert, semblait regarder là-bas, loin, loin.

M. Lucas, tout en tenant une prise, se mit à rire tout bas. Il penchait la tête et regardait le cheval tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

— Hé, hé, qu'est-ce que vous voulez me vendre, mon cher ? La peau ou les os ?

Mon père le regarda d'un air morne et ses moustaches frémirent, mais il dit seulement :

— La peau et les os deviendront de la chair chez vous, mon camarade. Pourvu que vous lui donniez un peu d'avoine, il sera rond comme une pelote.

— Hé, peut-être, peut-être, dit, en riant de nouveau, M. Lucas. Lui donner de l'avoine... Oui, mais l'avoine est chère maintenant, mon camarade. Et le foin aussi est cher...

— Oui, dit mon père d'un air indifférent, mais je vis que ses yeux s'allumaient. Avance la jambe, allons, cria-t-il en frappant sur le cheval qui marchait en traînant derrière lui sa corde.

— Hé, hé, dit M. Lucas en riant tout bas, il a aussi des molettes, à ce que je vois.

— Oui, dit mon père d'une voix sèche.

Je tirai Félek par la manche parce qu'il me semblait plus sûr de nous tenir plus près de la porte, mais il me repoussa du coude et resta là

à regarder de ses yeux grands ouverts tantôt mon père, tantôt le nouvel arrivant.

— Oh ! oh ! des molettes ! disait M. Lucas en sortant son menton poilu de son cache-nez de laine jaune, oh ! oh ! des molettes ! et il commença à faire claquer ses lèvres. Ça ne s'en ira pas, non, ajouta-t-il en prenant sa prise de tabac et en secouant la tête.

Les moustaches de père s'agitaient toujours, il les tordit de nouveau.

— Je ne vous trompe pas, dit-il en baissant les yeux. Pour moi, ce cheval est bon même avec des molettes. Sans la maladie de ma femme, jamais je ne le laisserais partir ; c'est lui qui nous fait vivre...

M. Lucas se tut et, se baissant un peu, il appuya les mains sur ses genoux et se mit à regarder les jambes du cheval.

— Il est peut-être couronné, hé ? interrogea-t-il en riant.

— Couronné ! ce cheval couronné ! cria mon père, et maintenant il était en colère. Que Dieu me punisse s'il l'est ! Montrez-moi donc où il est couronné.

— Allons, allons, dit en souriant M. Lucas, j'interroge seulement parce que quand on achète

un cheval, c'est comme quand on se marie ; il faut bien regarder d'abord, autrement on s'en repent après.

— Je ne suis pas un fripon, dit mon père en colère, et déjà sa main se levait. Je ne veux flouer personne. Je dis ce qui est vrai, et ce qui n'est pas vrai, je ne le dis pas.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?.. Il est borgne, demanda tout à coup M. Lucas en se redressant. Et soulevant avec ses doigts la paupière inerte du cheval, il regarda de près ses yeux.

Félek me donna alors un coup dans le côté, qui faillit me faire crier.

— Oui, il est borgne, répondit mon père d'une voix tranquille bien que sa moustache frémît. Il ne voit pas de l'œil gauche. Il était comme cela quand je l'ai acheté. Ce n'est pas chez moi qu'il est devenu aveugle.

— Hé, hé, dit en riant M. Lucas qui, de nouveau, recourut à sa tabatière, borgne, oh ! oh ! borgne !

Il secoua ses doigts et referma sa tabatière.

— Puisqu'il est borgne, reprit-il, c'est une autre affaire, il faut s'arranger autrement.

Une rougeur soudaine parut sur le visage de mon père.

— Et pourquoi s'arranger autrement ? dit-il d'une voix un peu précipitée. Il est borgne, eh bien, il est borgne. Vous ne voulez pourtant pas le faire lire dans un livre ou l'envoyer à l'école. Et moi, je vous dis qu'il vaut mieux qu'un cheval qui voit bien. Et il tire comme de toute ma vie je n'ai vu cheval tirer.

— Allons donc, allons donc, reprit en riant tout bas M. Lucas, tu voudrais me faire croire qu'un cheval borgne est meilleur que tous les autres.

— Je ne dis pas meilleur. Mais c'est vrai que je n'en ai jamais vu qui tire mieux. Et quant à faire croire quelque chose qui n'est pas vrai, non. Je suis catholique et pas Juif.

Père parlait lentement, en se contenant, mais sa voix tremblait.

Tout à coup, comme s'il nous apercevait seulement, il saisit Félek par les épaules et le poussa hors de la porte en criant :

— Est-ce que vous ne vous en irez pas, mauvais garnements ?

Nous sortîmes en courant de l'étable et arrivâmes en courant de même dans la chambre.

Peu après, père rentra calmé avec M. Lucas, car il n'est pas convenable de conclure un marché

pour une bête ailleurs que dans une chambre, sous un toit. Il n'y a que les tsiganes qui ne fassent pas attention à cela. Ils commencèrent donc à se donner la main : M. Lucas sous le pan de sa capote de cocher et père sous la veste qui lui pendait tout effilée sur le dos.

— Dieu m'est témoin, disait mon père, que je n'aurais jamais vendu ce cheval à un étranger, surtout à ce Juif, pour rien au monde. Mais je sais, au moins, que je le remets entre bonnes mains.

— Hé ! hé ! disait en riant M. Lucas, c'est conclu entre camarades, je ne lui ferai pas de mal... Et, ajouta-t il en montrant d'un signe ma mère qui, couchée, les yeux fermés, semblait inanimée, s'il arrivait ce qu'à Dieu ne plaise,.. alors, comme je ne suis pas de pierre, je vous ramènerais le cheval en ami, pour rien...

Père ne répondit pas, il baissa seulement la tête et tordit sa moustache. Ma mère se réveilla avec un gémissement. Peut-être n'était-elle pas endormie.

Quand M. Lucas, se pliant en deux, sortit de la chambre avec père, nous nous élançâmes sur ses pas pour courir au cheval.

Mais père se retourna soudain :

— Ne mettez pas le nez dehors, cria-t-il sévèrement, restez dans la chambre.

Et il fit claquer la porte. Nous étions abasourdis. Je regardais Félek et il me regardait, ses yeux s'ouvraient toujours davantage, sa bouche et son menton tremblaient comme dans la fièvre. Tout à coup, il se prit la tête à deux mains, s'écria : « Tonnerre ! » et se mit à sangloter.

Après cela, commença un bon temps. Il faisait chaud dans la chambre, les champignons cessaient de pousser sur les murs et nous empruntâmes une casserole pour le gruau.

Seulement, tout nous semblait triste sans le cheval et rien qu'à regarder l'étable, nous avions les yeux pleins de larmes.

Et notre mère aussi ne se remettait pas.

— Je vais mourir, Philippe, disait-elle d'une voix faible comme le souffle d'une brise d'été. Ne fais plus de dépenses pour moi.

Par moments, sans qu'on sût pourquoi, elle se trouvait mieux. Elle demandait qu'on lui fît chauffer de la bière, ou elle voulait du beurre, du lait. Elle lavait et peignait elle-même Pierrot, et nous disait que dès qu'elle serait guérie, elle irait à Czenstochowa [1] et nous emmènerait avec

1. Pélerinage célèbre en Pologne.

elle pour nous faire voir la tour, l'église et entendre les orgues. Elle avait alors le visage en feu et ses yeux brillaient. C'était ordinairement le soir.

Mais quand arrivait le matin, elle restait couchée, comme privée de sentiment, toujours plus blanche, toujours plus transparente. Elle n'avait ni voix, ni souffle. Mon père mettait alors son oreille près de sa bouche, nous ordonnait de faire silence et écoutait. Puis il poussait un soupir, comme si lui-même revivait, et il levait les yeux vers la croix noire suspendue au-dessus du lit.

Mais, un jour, il n'entendit rien.

Notre mère était morte dans la nuit, si doucement que personne ne s'en était aperçu. Pierrot qui dormait près d'elle cette nuit-là, n'avait rien entendu. La chère âme s'était échappée dans un souffle, sans même battre des ailes comme l'oiseau qui s'envole.

Aussi, quand père releva la tête après avoir écouté et s'écria qu'elle était morte, nous restâmes près du lit, pleins d'étonnement, regardant ses lèvres bleuies et regardant Pierre qui, à côté de ces membres froids et raidis, avait chaud et dormait, tout rose, la sueur perlant sur son

front... Ce petit que la mort avait touché du coude n'avait rien senti.

Aussitôt, une foule envahit notre chambre, les voisines arrivèrent, se mirent à donner leur avis, à secouer la tête, à soupirer et, comme père ne nous avait pas préparé de gruau ce jour-là, la grosse boutiquière emmena Pierrot qui pleurait parce qu'il avait faim et lui donna un petit pain.

— Voilà une brave femme, murmura Félek, puis il lui baisa la main et lui fit un grand salut.

Toute la journée, il me sembla que quelqu'un me murmurait à l'oreille : « Tu n'as plus de mère, ta mère est morte... » Alors, je me frottais les yeux avec mon poing parce que j'avais une terrible envie de pleurer.

Malgré cela, nous nous amusâmes bien ce jour-là, car on était aussi serré chez nous qu'à la foire. Autant que je pouvais m'en souvenir, jamais je n'avais vu tant de gens dans notre sous-sol et ceux qui passaient près de nous nous caressaient la tête, nous plaignaient, se mouchaient.

Hier encore, dans toute la rue, personne ne nous appelait autrement que galopins ou polissons et aujourd'hui, tous avaient la bouche pleine de miel : « Orphelins, pauvres petits, malheureux enfants ! »

Mais Félek se redressait et quand quelqu'un passait, il me poussait du coude.

— C'est une comédie, disait-il tout bas et il faisait des grimaces derrière ses mains et tirait une langue pointue comme un dard.

Père marchait pendant ce temps comme ne sachant où il était, il reposait ce qu'il venait de prendre, quoique dans ce désert il n'y eût pas grand chose à prendre.

Et les femmes regardaient notre misère, se parlaient tout bas, secouaient la tête et gémissaient. Je pensais que jamais cela ne finirait, mais enfin, elles s'en allèrent parce qu'elles voulaient faire cuire leur dîner.

Sans la pitié des gens, nous n'aurions pas tant ressenti la mort de notre mère. Il y avait déjà six mois que sa maladie durait et, dans les derniers temps, elle avait été couchée aussi tranquillement qu'elle était là maintenant. Et quand je la regardais, il me semblait que, sous leurs cils baissés, ses yeux suivaient Pierrot, qu'elle lui souriait et allait dire : « Comment peut-il être gros, le pauvre petit ? »

C'était tout à fait comme autrefois, sauf les cierges qui brûlaient près d'elle. La lumière jaune qui tombait de ces cierges sur elle m'ef-

frayait. Je sentis aussi que ses mains étaient glacées quand mon père nous les fit baiser. Mais lui, père, semblait se trouver bien auprès d'elle, puisqu'après avoir couru toute la journée chez le menuisier et chez le voiturier, il s'assit au pied du lit quand les gens furent partis, appuya sa tête sur sa main et se mit à regarder tantôt la croix noire au-dessus du lit, tantôt l'ombre des yeux fermés. Je m'endormis qu'il était encore assis. Dans la nuit des sanglots étouffés m'éveillèrent. C'était Félek qui pendant toute la journée avait fait du bruit, s'était moqué des gens et m'avait donné des coups. Il était maintenant assis sur la paillasse, sa petite chemise ouverte sur sa poitrine, entourant ses genoux de ses mains et il pleurait en regardant la chambre vide.

Le troisième jour, nous dormions encore dans le coin, à l'entrée, où père nous avait dit de tirer notre paillasse, quand j'entendis dans mon sommeil une sorte de hennissement connu.

Je m'éveillai brusquement, mon cœur battait à se rompre.

Le hennissement se fit entendre de nouveau.

— Notre cheval qui hennit, criai-je en secouant le bras de Félek.

Il s'agita et se retourna d'un autre côté, mais le hennissement ayant recommencé, il s'assit aussi brusquement sur la paillasse et, les yeux grands ouverts, il écouta.

Un long hennissement bas se fit entendre encore.

— Le cheval ! hurla Félek et mettant sa veste, il s'élança dehors.

Je commençai à m'habiller à la hâte et mes mains étaient si tremblantes que je ne pouvais trouver un seul bouton.

— Lève-toi, Pierrot, lève-toi, criais-je, le cheval est arrivé !

Et je le secouai comme une botte de paille, car il ne s'éveillait pas facilement.

En effet, devant la porte, attelé à un simple chariot contenant une couverture, attendait notre vieux cheval. Félek était déjà sur son dos lui entourant le cou de ses bras, autant qu'il le pouvait. Près du chariot, M. Lucas Smolik offrait du tabac au garde.

Nous fîmes aussitôt un vacarme indescriptible.

— Le cheval ! notre cheval ! notre cher vieux cheval, criions-nous tour à tour en le caressant, le flattant de la main, nous serrant contre lui tant que nous pouvions.

— Tu t'es bien ennuyé sans nous, n'est-ce pas? tu es revenu, cher, brave, vieux cheval !

Et nous regardions ses dents, et nous tâtions ses jambes, nous passions nos doigts dans sa crinière. Et nous ne devinions pas pourquoi ce cheval était revenu et ce qu'attendait ce chariot !

Le cheval aussi nous reconnaissait, il était content de nous voir. Gaîment et vivement, il frappait le pavé d'un de ses pieds de devant, engorgé par les molettes, comme s'il eût voulu faire jaillir pour nous de joyeuses étincelles. Il levait et baissait la tête et ses naseaux s'ébrouaient ; il dressait les oreilles en entendant nos voix et nos rires, il tendait le cou et son hennissement sonore nous pénétrait d'un indicible plaisir. Ce hennissement se mêlait à la cloche de l'église qui commença juste en ce moment à sonner tristement. En même temps, on entendait dans le sous-sol le bruit sourd d'un marteau et avant que nous ne nous en fussions aperçus, on plaçait la bière sur le chariot.

— Hue ! cria M. Lucas.

Le cheval se mit en marche et nous sautions autour de lui.

Au coin de la rue je me retournai. Le groupe des voisines et des passants s'était déjà dispersé

et derrière le chariot que conduisait M. Lucas, mon père marchait seul, la tête inclinée, son bonnet à la main.

Pour nous, gaîment, joyeusement, nous courions autour du cheval sans interrompre un instant nos caresses et nos causeries. C'était un matin de mai, le soleil inondait de lumière les rues, le pont, la Vistule ; les moineaux gazouillaient dans les acacias et sur les toits et notre petit groupe bavardait plus encore que les oiseaux.

— C'est étonnant, Vicek, criait Félek, comme il a engraissé, comme il a les côtés rebondis... Il a des chaînes de timon neuves ! Quelle belle têtière !

Et nous reprenions en chœur :

— Le cheval ! notre vieux cheval ! notre cher vieux cheval !

Les gens nous regardaient. Cet enterrement avec ces trois enfants en tête qui s'amusaient si bien, leur semblait étrange. Sur le pont surtout, où il fallut aller plus lentement à cause de la presse, notre cortège faisait une impression singulière. Les passants s'arrêtaient et haussaient les épaules. Deux fois même, M. Lucas nous cria de marcher derrière le chariot, mais nous ne voulions pas nous éloigner du cheval.

Le soleil chauffait toujours davantage, la route devenait sablonneuse, difficile. Le cheval tirait son fardeau avec un certain effort, son bon œil clignotait à cause de la vive lumière. Sur l'autre, se posaient les mouches excitées par la chaleur. Aussitôt, nous cassâmes des branches de saule pour les chasser au plus vite. Nous ne sentions pas la fatigue. Nous trottions pieds nus près du cheval dans nos misérables vêtements déchirés.

Et les croix du cimetière apparaissaient toujours plus nombreuses devant nous...

Comme il n'y avait personne pour porter la bière, on nous laissa entrer avec le chariot. Mais il fallut attendre, car le fossoyeur n'avait pas fini de creuser la fosse, il était encore en train de rejeter dehors le sable jaune. Aussitôt, nous nous mîmes à arracher pour le cheval, l'oseille sauvage et le plantain qui croissaient en quantité sur le sentier. Pendant ce temps, père et M. Lucas tirèrent le cercueil du chariot et le placèrent sur le bord de la fosse. Il ne devait pas être lourd car le parrain, bien que vieux, se tenait droit en le portant, et cependant père plia sous son poids comme le Christ tombant sous le poids de sa croix que j'avais vu dans les Stations, à la chapelle des Bernardins.

Aussitôt, on entendit tinter une petite sonnette et un prêtre arriva en surplis avec un sacristain portant la croix et le goupillon. Mon père nous regardait sévèrement, aussi nous nous mîmes à genoux, Félek et moi, tenant nos touffes d'herbe fraîche. M. Lucas et père s'agenouillèrent aussi, le fossoyeur avait fini son travail. Le prêtre dit trois prières en latin, prononça le nom de ma mère et nous ordonna de dire « *Notre Père* », qu'il commença lui-même tout haut.

Mon père élevait vers le ciel son visage et ses mains, de grosses larmes tombaient de ses yeux. Félek à genoux près de moi, précipitait sa prière, le regard fixé sur le cheval.

Puis le silence se fit si profond que l'on entendait le léger bruissement des saules et le cri des grillons.

—Oh ! il mange, il mange, cria soudain la voix aiguë de Pierrot qui tenait sous la bouche du cheval ses petites mains pleines d'herbes et de fleurs d'où glissaient les pensées et les pâquerettes blanches. Le vieux cheval prenait délicatement l'herbe dans les mains de l'enfant et la mâchait en penchant sa tête et en tournant mélancoliquement vers le soleil son œil blanc éteint. Le prêtre regarda, père fronça les sourcils et,

comme je me trouvais le plus rapproché de lui, il me tira fortement l'oreille.

Félek commença alors à se frapper bruyamment la poitrine pour montrer qu'il avait dûment fini ses prières, puis il se glissa en cachette vers le cheval et me fit un signe. Le prêtre, après avoir aspergé le cercueil, se retira avec le sacristain.

La fosse n'était pas encore tout à fait finie. Le fossoyeur était tombé sur de la terre glaise et n'en prenait que très peu sur sa bêche.

Père priait toujours. M. Lucas, cependant, devait être pressé car il prisait de temps en temps, regardait le chariot, se grattait la tête. Enfin, il se pencha vers mon père et lui parla à voix basse. Ils se serrèrent les mains, se firent des signes de grande amitié et ensuite le parrain retourna vers son cheval.

Nous l'avions orné comme une mariée. Des branches d'acacia fleuri se dressaient derrière ses oreilles, autour de son collier, dans son harnais, partout où nous avions pu en glisser. Une touffe de fleurs jaunes était fixée sur son front, sous le frontal. De sa crinière, tombaient des coquelicots et des pieds d'alouette. Nous tenions dans nos mains le reste de la verdure pour chasser les taons loin de lui.

Alors commença une véritable marche triomphale.

D'abord s'avançait Pierrot. Sans regarder à ses pieds, il foulait, chaque fois qu'il se retournait vers le chariot, des tombes d'enfants couvertes de sable jaune. Derrière Pierrot, le cheval s'ébrouait en secouant doucement sa tête couverte de fleurs et de verdure ; Félek et moi nous marchions à sa droite et à sa gauche comme des écuyers ; le chariot avançait lentement, en cahotant sur les tombes affaissées et, derrière nous, la terre tombait, avec un bruit toujours plus sourd, sur le cercueil de notre mère.

« A CAPELLA »

« A CAPELLA »

La nuit au bord de la mer n'est pas, d'ordinaire, une nuit calme. A travers le cerveau coulent de larges ondes de sons et de couleurs ; sous la paupière vacillent une foule de lumières et dans les oreilles bruissent des sons d'orgue et des symphonies de gémissements.

L'air que vous respirez semble être en branle, votre lit paraît ondoyer. Vous ne pouvez résister à l'impression d'un mouvement qui vous emporte et vous entraîne avec lui. Ici, plus de cet apaisement qu'apportent avec elles les nuits tranquilles du fond des terres ; plus de cet abandon au repos confiant et rassuré. Dans les vastes espaces des champs, on sent que la nuit apporte non seulement le sommeil, mais l'oubli ; on sent que tout repose autour de soi, que des ailes miséricordieuses ont enveloppé et couvert le monde. La vie, là, travaille si doucement à son métier

qu'on a l'impression que ce métier est arrêté, que ses rouages ne fonctionnent plus et que, jusqu'à la première lueur du jour, rien ne se passe, rien n'arrive.

Et cette impression d'interruption dans la souffrance et le travail, d'arrêt de la vie, tant en soi qu'autour de soi, est justement la substance même du repos de l'âme.

Mais, la nuit au bord de la mer ne donne pas d'impression semblable. Et surtout, elle n'interrompt pas le mouvement, elle n'arrête pas, même en apparence, le grand travail de la vie. Non seulement il ne cesse de se passer, d'arriver quelque chose autour de vous, mais les manifestations même de ce qui se passe prennent ici une force et une intensité étranges. Elles sont violentes et troublantes. Cette vie qui travaille la nuit sans reprendre haleine fait penser à un galérien attaché à quelque horrible brouette roulant dans les ténèbres avec un sourd bruit de chaînes. Quelque chose s'écroule dans des abîmes, quelque chose se fait dans l'obscurité, à tâtons, une chose monstrueuse, inouïe, qui n'a pas osé se dresser dans le jour et qui se dresse dans la nuit. Une force violente dilate la mer, la chasse, la renverse, la fouette, la berce dans

ses profondeurs, la poursuit sur ses hautes vagues, la lance sur ses rivages. Tourment sans arrêt, travail sans repos...

Et puis, cette nuit a un pathétique particulier : de profonds soupirs, des bourdonnements et des murmures, des chuchotements tragiques, des transports fous de voix qui sanglotent inapaisées.

Tout cela vibre en vous, vous entoure, vous serre. Vous voulez d'abord l'étouffer et le rejeter hors de vous. Vous sentez que ce sont des choses étrangères, extérieures. Vous leur opposez votre personne, son repos, son silence. Mais bientôt l'immense pathétique de la mer vous environne, vous anéantit, vous pénètre entièrement. Alors se lèvent et surgissent hors des anciennes et des récentes tombes de la vie, toutes vos tristesses, tous vos deuils ; donnant aux voix de cette nuit un son prolongé, infini, ils vont, en long cortège, vers la mer, en passant droit à travers votre cœur.

Et voilà qu'ils arrivent au murmure et au fracas du flot sans sommeil ; ils cachent leurs visages et, cessant d'être eux-mêmes, ils se réunissent, se fondent, s'identifient avec l'antique douleur du monde. Et vos tempes alors battront au rythme de la mer qui s'impose à vous, et votre poitrine commencera à se soulever en mesure avec les

larges souffles de l'abîme, et votre âme entrera dans le grand chœur de l'universel gémissement. Ni le ciel, ni l'enfer n'accompagnent ce chœur. Le silence règne dans les étoiles, le silence passe à travers les mondes, l'éternel silence couvre les profondeurs sombres de l'abîme.

Le chœur chante « a capella ». C'est le chœur des esprits sans sommeil.

Il a frappé l'air d'un gémissement et s'est tu, comme pour écouter des voix compatissantes. Mais le silence lui a répondu.

Il a éclaté de nouveau en plaintes de voix entremêlées et, de nouveau, s'est tu, attendant. Et, de nouveau, le silence lui a répondu...

Alors, il a joué seul en lui-même, et il a chanté comme l'ouragan, comme la tempête.

Voici que des millions de voix traversent les siècles et que, par les peuples, passe un gémissement. Et les temps le transmettent aux temps, les nations aux nations, comme une torche ardente. Des sources de l'Euphrate, des antiques abîmes de la douleur, ce gémissement passe, d'être en être, comme la note dominante de la vie. Personne n'harmonise les voix, ne les met d'accord. Les unes sont ardentes et les autres suppliantes, quelques-unes s'évanouissent et

s'éteignent en soupirs insensibles. Le chœur s'unit et se divise sans le savoir. Chaque esprit chante sa douleur et ne sait pas qu'il est à lui seul un chant. Parfois s'échappe une voix ailée, une voix de prophète et, comme un grand oiseau égaré, elle se heurte aveuglément aux étoiles silencieuses et tombe. Et, après elle, monte soudain, comme une bande d'oiseaux voyageurs, un chœur de gémissements qui, sans avoir atteint les postes avancés de la nuit, tombe aussi.

Tantôt un cri pénétrant, aigu, semble sortir non d'une poitrine, mais d'une blessure mortelle ; tantôt c'est le chuchotement du malheur et de la faute, tantôt c'est le craquement du bois pourri qui dort dans les caveaux séculaires ; tantôt ce sont des pleurs, les pleurs d'esprits qui naissent pour le dur labeur, la lutte, la douleur...

De gouffre en gouffre, se répercutent des voix inapaisées, sanglotantes.

Le flot monte, il se dresse au-dessus de l'éternel remous, dans un inexprimable et douloureux effort. Le flot monte, il court, s'envole, s'élance vers le ciel et, la poitrine gonflée d'écume amère, il s'affaiblit et monte, chantant son propre chant de mort.

Et la mer gronde et hurle, et le grand chœur

des Esprits, que n'accompagnent ni le ciel ni l'enfer, chante :

« Nous voulons aller à la vérité ! »

« Nous voulons aller à la justice ! »

« Nous voulons aller aux sources vives ! »

« A la vie ! A la vie ! A la vie ! »

Le grand chœur des gémissements chante « a capella ».

Des voix volent par l'éther immense ; elles ont touché la Lyre étoilée, elles ont fait vibrer soudain les sept cordes de l'universelle harmonie, de la plainte universelle et, sept fois, ont éveillé dans les sept abîmes de la vieille douleur et du vieux désespoir du monde, de longs échos hurlants et prolongés. Et elles ont vogué sur la grande Voie lactée et l'ont rendue amère et empoisonnée. Et, dans le ciel du nord, elles ont soufflé sur les plumes du Cygne et ont jeté sur leur blancheur une lueur sanglante.

Le grand chœur chante « a capella ».

Chaque esprit meurtri dit sa parole et chaque esprit ailé dit son mot, et Lazare, qui s'est tu, est une note haute, la plus haute.

Et le chœur chante « a capella ».

Des voix volent, voix brisées d'hommes, de femmes et d'enfants, voix pleines de contradic-

tions et de dissonances que la douleur seule harmonise.

Elles ont emprisonné le monde, elles ont entouré la terre d'un anneau qui tinte comme une chaîne. Elles sont devenues le chœur du monde.

Les unes montent, les autres descendent, vibrant par toute la gamme du gémissement universel, depuis le cri passionné jusqu'au dernier souffle à peine entendu.

Est-ce une prière ? Est-ce une malédiction ? Est-ce le chant de la vie ou le chant de la mort ? Personne n'a entendu son commencement et personne n'entendra sa fin.

Quand il se taira, il n'existera plus ni ciel, ni terre... Il n'y aura plus que la mort.

LA FUMÉE

LA FUMÉE

Toutes les fois qu'elle regardait par la fenêtre de sa petite chambre, elle pouvait voir la fumée qui s'échappait en colonne noirâtre de l'énorme cheminée de la fabrique. Souvent même, elle détachait exprès ses vieux yeux de son ouvrage pour jeter de ce côté ne fût-ce qu'un seul regard. Il y avait dans ce regard une douceur étrange et comme une caresse.

Les gens allaient et venaient, se hâtant de divers côtés ; rares étaient ceux qui regardaient dans la direction de la cheminée, plus rares ceux qui remarquaient la ligne noirâtre de la fumée.

Mais pour elle, cette fumée avait une signification particulière. C'était à ses yeux presque un être vivant qui lui parlait, qu'elle comprenait.

Quand, aux premières lueurs du jour, sur le fond d'opale du ciel qui se nuançait des teintes de l'aurore, la fumée s'élevait en tourbillons noirs,

répandant une âcre et forte odeur de suie, la veuve savait que son Marcys était près du brasier dans la chambre de la chaudière, qu'il attisait le feu, le tempérait, son Marcys, grand, mince, souple, dans sa blouse de toile bleue, serrée par une ceinture de cuir, son léger bonnet sur ses cheveux blonds, le col de sa chemise largement ouvert.

— Ah ! murmurait-elle alors en souriant, Marcys est en train de « charger ».

En effet, il « chargeait ». Il versait, avec le zèle d'un novice, le charbon par paniers dans le foyer et, fier de sa nouvelle dignité de chauffeur, travaillait pour lui-même et pour son camarade. Et en même temps que montaient les grandes et brillantes flammes, jaillissaient de l'âme de Marcys des chants qui résonnaient de l'aube à la nuit.

Bientôt cependant, les tourbillons noirs s'éclaircissaient, devenaient plus rares, plus légers et montaient à travers le calme bleu du ciel, en une colonne égale et mince. Cette vue remplissait de joie le cœur de la veuve.

— Tout va bien, murmurait-elle, tout va bien. Grâces soient rendues au Dieu très haut !

Elle s'occupait dans sa pauvre petite chambre, faisait son lit, le grabat de son fils, balayait les

ordures avec un vieux balai de bouleau et allumait le feu pour le repas de midi.

Alors, dans le bleu, en face de la grande cheminée de la fabrique, au magnifique panache de fumée, du toit de la maison qu'habitait la veuve, s'élevait un mince filet noirâtre, un filet aussi faible, aussi léger que le souffle de la vieille poitrine qui le faisait sortir du foyer.

Mais le jeune chauffeur apercevait toujours ce filet et lui souriait. Il savait bien que là-bas, près de la cheminée, sa vieille mère menue, desséchée, courbée, une coiffe toute blanche sur la tête, sa robe fourrée couverte d'un tablier rose, préparait pour lui une délicieuse soupe aux betteraves ou un excellent gruau. Il lui semblait même par moments qu'il sentait distinctement le parfum savoureux de ces friandises. Avec une ardeur redoublée, il jetait alors dans le brasier une nouvelle pelletée de charbon et pendant que son camarade flânait, lui, perché sur le mur du foyer, preste et souple, faisait la besogne de deux.

Et ainsi, l'un en face de l'autre, montaient vers le ciel ces deux souffles, celui de la fabrique et celui de la maison, pour s'évanouir dans l'azur transparent, peut-être même s'y réunir.

Vers midi, la fumée de la fabrique devenait un

peu moins épaisse. Les énormes poumons des machines se relâchaient de leur travail ; la vapeur en s'échappant déchirait deux fois l'air de son désagréable et strident sifflement et le jeune garçon entrait dans la chambre comme un ouragan.

— Maman, à manger ! criait-il de la porte. Et lançant son bonnet sur la table, il courait à la cage du merle, suspendue à la petite fenêtre. L'oiseau, dès qu'il l'apercevait, faisait entendre un sifflement prolongé semblable au sifflet de la fabrique et commençait ensuite les roulades enseignées par Marcys. Lui, devant la cage, les mains dans ses poches, sifflait aussi. Et les murailles tremblaient de ce sifflement.

La mère, pendant ce temps, étendait sur la table une belle serviette jaune à cerfs bleus et posait dessus un grand bol de faïence rempli de gruau et de soupe à la moelle, ou bien une purée de pois et de la soupe au malt. A côté du bol apparaissait la base principale du repas, une énorme miche de pain, qui disparaissait, d'ailleurs, presque à moitié dès que le jeune homme s'en approchait. Il coupait morceaux sur morceaux, les trempait avec du sel dans son écuelle et, vite, disait quelques mots :

— Quel bon pain, maman !

— Oui, cher petit, répondait chaque fois la veuve, mange. A la gloire du Seigneur Jésus et de sa très sainte mère.

Le jeune homme ne se faisait pas prier et, en même temps que le pain, disparaissait le contenu du plat.

— Quelle bonne soupe, maman ! disait-il alors.

La mère, depuis quelques moments déjà, mangeait toujours plus lentement. Elle posait sa cuillère, elle soufflait... mais la soupe ne diminuait pas. Aussi quand son garçon avait nettoyé son assiette et essuyait du revers de la main ses moustaches rousses, elle l'interrogeait en hâte :

— Peut-être, mon cher petit, en mangerais-tu encore. Pour moi, aujourd'hui, il y a quelque chose qui...

Elle voulait lui faire entendre que le plat n'était pas à son goût, mais avait peur d'offenser Dieu par un mensonge manifeste, car la soupe était excellente.

— Eh bien, disait le jeune homme, puisque vous ne mangez pas, maman...

Elle lui tendait vite son assiette, disant :

— Mange, enfant, mange. A la gloire du Seigneur Jésus.

Le jeune homme, alors, prenant de nouveau sa cuillère :

— Qu'avez-vous à reprocher à cette soupe, maman, c'est une soupe de roi.

— Ç'aurait pu en être une, mon cher petit, seulement, pour moi, il y manquait de la feuille de laurier.

Quelquefois il ne mangeait pas tout. Alors, elle versait le reste dans un poêlon de terre qu'elle plaçait dans la cheminée, de manière que son fils ne s'en aperçût pas. Ce reste, elle le regardait comme sa propriété exclusive et quand le jeune garçon était sorti, elle mangeait un morceau et grignotait les débris du pain.

Tout cela se passait avec une rapidité extraordinaire. Le jeune chauffeur n'était remplacé que momentanément dans l'après-midi et devait se hâter. A peine avait-il mangé qu'il faisait un grand signe de croix, baisait la main calleuse et amaigrie de sa mère, saisissait son bonnet et, après avoir sifflé son adieu au merle, se trouvait en trois bonds en bas de la maison. La veuve restait au milieu de la petite chambre, la serviette qu'elle venait d'enlever de la table entre les mains. Elle écoutait le bruit des pas de son fils avec un sourire heureux et craintif à la fois.

— Saint Antoine, disait-elle en secouant la tête, il vole! Il va se casser les jambes et démolir l'escalier.

Et elle restait ainsi attentive, tant que ne grondait pas en bas la porte d'entrée, tant que durait l'écho de la folle descente de ces jeunes et fortes jambes. Elle finissait alors de plier la serviette, lavait les ustensiles, couvrait le feu de cendres et, assise à la fenêtre, raccommodait le linge et les vêtements de son fils.

Si c'était en été, longtemps encore, très longtemps, elle pouvait voir la fumée sortir de la cheminée de la fabrique. Une seconde fois, elle la contemplait avec tant d'attention que l'ouvrage tombait de ses mains. Car la fumée prenait des teintes et des formes étranges. Comme un serpent de fer, elle tordait ses anneaux toujours plus haut, toujours plus loin; elle se suspendait dans les airs, semblable à un léger rideau semé de petits nuages roses; elle montait tout droit, laineuse sur les bords et paraissant sortir d'un encensoir, ou comme un énorme panache, elle s'enflammait d'or aux rayons du soleil et tournoyait au vent sur la cheminée comme sur un casque. Parfois, elle s'allongeait en formes merveilleuses, en rêves surnaturels, en visions. Tantôt le vent l'enflait

comme les voiles d'un grand navire, tantôt il la dispersait en flocons d'étoupes, ou la chassait comme un brouillard noirâtre. Et si le temps était pluvieux elle restait, nuage noir, au-dessus de la cheminée, s'accrochait aux toits par lambeaux ou retombait à terre, ne sachant de quel côté se tourner.

L'hiver arrivé, la veuve allumait sa petite lampe sur sa cheminée et faisait des bas grossiers pour les vendre. Mais pour regarder la fabrique, elle s'approchait de la fenêtre, malgré le vent aigu qui en venait, malgré le givre qui pénétrait dans la chambre à travers le bois pourri. En face, embrasée de la lumière de toutes ses fenêtres éclairées, l'usine grondait du travail intérieur de ses énormes poumons, elle cliquetait du bruit du fer, résonnait de celui des marteaux, grinçait des dents des scies, crépitait du crépitement des métaux plongés dans l'eau. La fumée qui s'échappait alors de la cheminée flamboyait sur le fond bleu sombre du ciel, soufflait le feu et lançait comme des fusées, des gerbes d'étincelles. Ses réverbérations passaient dans le ciel et y faisaient luire un instant, au loin, de larges aubes tranquilles...

La veuve les contemplait, rêveuse.

Elle était tirée de cette rêverie par le sifflement du merle qui, réveillé par la lumière de la fabrique reflétée dans la fenêtre, commençait ses roulades. Dans la petite chambre, tout devenait plus gai, le feu pétillait dans la cheminée, le merle s'égosillait à vous assourdir. Mais quand, dans le ciel, la lune brillait dans son plein, toute cette vision de feu se noyait dans ses lueurs blanches.

Très tard, le jeune homme revenait et, de la porte, il criait de nouveau :

— Maman, à manger!

Et en même temps que cet être jeune et fort, entraient la gaîté, le rire, le calme. Avec moins de hâte, maintenant, le jeune homme mangeait et racontait une chose ou l'autre à sa mère, qui l'interrogeait sur la journée passée. Ensuite, il commençait à bâiller, à s'étirer. Le merle même ne l'amusait plus dans ces moments-là.

— Va dormir, mon petit, va dormir, disait la mère en lui caressant la tête. Demain, dans la journée, il te faudra de nouveau...

— Je vais y aller, maman, répondait-il d'une voix ensommeillée, je me suis tant fatigué que je n'en peux plus.

— Et ta prière, mon petit, tu la diras? lui rappelait-elle.

— Oui, maman.

Il baisait la main de sa mère, puis s'agenouillait devant son lit et la tête appuyée sur ses mains jointes, il récitait rapidement, à demi-voix « *Notre Père* » et « *Je vous salue, Marie* », s'interrompant de temps en temps par un grand bâillement. Ensuite, il se frappait bruyamment la poitrine, se signait en un tour de main et après s'être promptement dépouillé de ses vêtements, se jetait sur sa rude couche. Il s'endormait presque aussitôt et, dans la chambre, on entendait depuis longtemps sa respiration égale et profonde, alors que sa mère murmurait encore des *ave* devant l'image noircie de la Vierge au fond doré qui s'inclinait vers elle.

Enfin, la petite lampe s'éteignait, le merle cessait de se trémousser dans sa cage. Tout se taisait pour s'éveiller de nouveau à la première lueur.

Ce réveil était toujours assez pénible.

La veuve dormait de ce court et léger sommeil de la vieillesse qui semble ménager les heures de la vie avant le grand sommeil de la tombe. Elle s'éveillait au second chant du coq, longtemps avant le premier sifflement de la fabrique et, sortant de son lit, elle trottinait dans la chambre

en préparant la soupe de son fils et en murmurant ses Petites Heures. On voyait alors, par l'étroite fenêtre, la brillante et calme étoile du matin qui éclairait directement le front du jeune homme endormi. La mère, toujours, dirigeait ses yeux vers ce visage. Elle aurait voulu réveiller son cher enfant, mais ce profond sommeil la retenait.

— Qu'il dorme, disait-elle à mi-voix, qu'il dorme encore un tout petit moment.

Dès que retentissait le sifflement aigu de la vapeur qui s'échappait, elle appelait le jeune homme.

— Marcys, hé ! Marcys. Lève-toi, mon fils, on siffle.

Lui, tournait la tête du côté de la muraille.

— C'est le merle, maman, disait-il à demi conscient.

— Hé ! non, le merle est ici et c'est à la fabrique qu'on siffle, mon fils, ce n'est pas le merle.

Il se détirait, murmurait, mais sa mère ne cédait pas. La garde de nuit finissait ; le chauffeur devait être à son poste le premier de tous.

Cela se répétait tous les jours que Dieu faisait, sans en excepter les dimanches.

Mais un jour, un peu avant le matin, le jeune

homme s'arracha de lui-même au sommeil avec un cri et s'assit sur son lit. Sa mère était déjà près de lui.

— Qu'as-tu, mon petit, qu'as-tu? demandait-elle anxieusement.

Il ne répondait pas, il la regardait les yeux grands ouverts, les lèvres tremblantes, une sueur froide sur le front. Sa chemise était soulevée par les violents battements de son cœur qu'on entendait presque. Sa mère l'entoura de ses bras :

— Qu'as-tu, mon fils, qu'as-tu? répétait-elle, pressant contre elle le jeune homme comme s'il n'eût été qu'un petit enfant.

Longtemps il ne put se calmer.

— Rien, maman, finit-il par dire, avec un effort visible, rien, seulement, j'ai rêvé que... que la foudre me frappait.

La veuve frémit, mais n'en laissa rien paraître. Elle voulut parler, la voix s'arrêta dans sa poitrine.

Le jeune homme était assis sur son lit, raidi, droit, regardant devant lui d'un œil terrifié.

— Le tonnerre, maman, disait-il d'une voix basse et entrecoupée, si rouge... terrible comme un dragon. Il m'est tombé sur la poitrine, maman, si terrible... rouge.

Il se tut, haletant. La veuve se remit un peu.

— Qu'importe, mon petit, disait-elle en caressant sa joue brûlante, qu'est-ce que cela ? Tout rêve est mensonge, n'ayons foi qu'en Dieu. Qu'importe cela ?

Et, comme les dents du jeune homme claquaient, elle s'assit près de son lit et lui appuyant la tête contre sa poitrine, elle le berçait comme lorsqu'il était tout petit enfant.

Marcys s'apaisa enfin et retomba sur son oreiller.

— Allez, maman, allez vous coucher, dit-il, je vais dormir.

Mais il ne s'endormait pas, il était étendu sur le dos, les yeux ouverts et fixés sur les étoiles qui s'éteignaient à l'orient.

Elle le regarda une première fois, puis une seconde :

— Pourquoi ne dors-tu pas, mon fils ? demanda-t-elle.

— Je ne peux pas, maman, répondit-il tout bas, d'une voix plaintive.

Elle se leva et vint s'asseoir près de lui.

— Ne te tourmente pas, mon petit, disait-elle, ne te tourmente pas. Est-ce pour cela que le Dieu de miséricorde garde son tonnerre dans le ciel ?

Est-ce pour tuer le cher et unique enfant d'une pauvre veuve? Non, le Seigneur Jésus et sa Très sainte Mère ne permettront pas cela... Et moi, je te dis que le tonnerre annonce les noces, quand c'est un jeune garçon ou une jeune fille qui en rêve. Tu vois bien ce que le tonnerre annonce, je le sais puisque j'ai le Livre des songes.

Elle disait cela avec un sourire, presque gaîment, passant sa main desséchée sur le front de son fils, lui caressant les cheveux, de sorte qu'il commença à reprendre courage et sourit aussi.

— Alors, maman, vous dites que c'est la noce, demanda-t-il.

— Je crois bien, pas autre chose, la noce, une belle noce.

Il réfléchit un peu et dit après un moment :

— Eh bien, je vais me lever, maman.

— Lève-toi, mon petit, lève-toi. Je vais préparer le déjeuner et quand tu auras mangé, cela se passera.

En effet, cela passa. On était même plus gai que de coutume ce matin-là dans la chambrette, car le jeune homme, ayant plus de temps, sifflait alternativement avec le merle, tantôt une chanson, tantôt l'autre, si bien que l'oiseau s'enroua et lorsqu'on arriva à « Zosia qui aimait les myr-

tilles », il siffla aussi tristement que quelqu'un qui chanterait du nez. Marcys se mit à rire, sa mère aussi, et ils se séparèrent ainsi gaîment.

Quand il fut sorti, la veuve se tint à la porte, écoutant le bruit des pas qui s'éloignaient. Ils étaient légers ces pas, alertes, fermes, comme sont habituellement ceux des jeunes jambes. Et même, les marches déjetées et pourries ne craquèrent pas ce jour-là comme d'ordinaire. Ce fut seulement lorsque le jeune homme ferma violemment la porte derrière lui qu'une sorte de crainte pénétra, soudain, dans le cœur de la mère, tant le bruit de la porte fut sourd et souterrain et tant l'écho s'en répercuta tristement sous l'entrée déserte. Elle courut à la fenêtre pour regarder son fils. Il marchait légèrement, vite, la tête levée et au moment où il allait passer la grande porte de la fabrique, il se retourna et regarda en haut, peut-être la petite fenêtre, peut-être rien.

Un moment après, une épaisse et noire fumée sortait de la cheminée.

Les heures passaient. Tout était calme dans la chambre, soigneusement balayée. Sur la muraille, la vieille horloge avec sa rose criarde sur son cadran jauni, faisait entendre son tic-tac. Le merle essayait ses plus gaies roulades, luttant

plaisamment contre son enrouement et la veuve, pensant peut-être au rêve de son fils qui présageait la noce, examinait ses vêtements de fête.

Tout à coup, un bruit effrayant retentit, les murailles tremblèrent, le gravois se détacha de la cheminée; la petite fenêtre tomba avec fracas. Une colonne de fumée et d'étincelles jaillissait dans le ciel, éclairant la chambre d'une lueur effrayante pendant que la haute cheminée s'écroulait en une avalanche de briques et de débris.

La veuve resta pétrifiée là où elle se trouvait. Ses lèvres desséchées ne laissèrent pas échapper un cri. Mais ses cheveux gris se dressèrent sur son front, ses prunelles dilatées blanchirent comme celles d'un cadavre devant cette horreur soudaine...

Peut-être n'entendit-elle même pas le cri terrible qui montait de la rue.

— Le chauffeur!... Le chauffeur est tué!

. . . . . .

Pendant de longues années encore, assise à cette même fenêtre, elle regarda d'un œil terne et troublé la cheminée de la fabrique d'où s'élevaient des colonnes de fumée grisâtre. Seulement, cette fumée ne prenait plus les aspects

variés d'autrefois, elle lui semblait toujours la forme vaporeuse de son fils chéri. Se levant alors de son escabeau, la veuve tendait vers la fumée ses mains tremblantes et desséchées. Mais le vent emportait la forme vaporeuse qui s'évanouissait là-bas, dans le bleu...

DANS LA VALLÉE DE LA SKAWA

DANS LA VALLÉE DE LA SKAWA [1]

Le soleil d'avril s'élevait à peine au-dessus des sapins de la forêt voisine, quand se firent entendre du côté des huttes de Zywiec des voix d'hommes et de femmes qui chantaient. Le chant était un peu haletant et brisé, comme de gens qui marchent en chantant et, tout en chantant, hâtent le pas.

Il y a quelque chose de profondément pénétrant dans un chant qui traverse l'espace, sortant de lèvres invisibles. L'oiseau, le vent, le ruisseau cessent alors de voler, de gémir, de murmurer. Les arbres sont immobiles, silencieux, les herbes frémissent et l'on voit scintiller les diamants de la rosée. Vous écoutez et vous rêvez à ce vieux conte parlant d'un Chant qui marche sur la terre. Aveugle et seul, il étend devant lui

1. Rivière de la Pologne autrichienne qui prend sa source dans les Carpathes et se jette dans la Vistule.

ses mains, il est vieux comme le monde, aussi pauvre que les épis stériles, mais s'il n'existait pas, aucune tombe ne se couvrirait d'herbes et les cierges de Pâques s'éteindraient sur l'autel. Il marche pieds nus, en chemise de lin, ne s'arrête nulle part, n'a besoin ni de sommeil ni d'eau, ne désire rien. Quand il heurte un homme, celui-ci doit le suivre en chantant comme lui, aveugle aussi, les mains étendues, à travers l'air calme ou les vents qui gémissent. Et quand cet homme serait un roi, il faut qu'il marche pieds nus et touche la terre, qu'elle soit couverte de fleurs ou d'épines, autrement, il deviendrait la pierre dont Satan, chaque année, ferme le tombeau du Christ pour qu'il n'y ait pas de résurrection dans le monde. Mais il y a une résurrection, parce qu'il ne manque jamais de gens qui suivent pieds nus ce Chant sur la terre. A la fin du monde, il ne sera plus aveugle et verra les chemins par où il aura passé, car les étoiles en s'envolant du ciel tomberont sur ces routes. Mais maintenant, ce Chant ne connaît ni son chemin, ni où ce chemin le mène. Un enfant quelconque pourrait le conduire si ce Chant n'élevait pas ses mains bien au-dessus des pensées des hommes.

Les voix devenaient toujours plus distinctes.

Simple, sévère, se tenant dans quelques notes basses, la mélodie avait une sorte d'autorité, de force, primitive et liturgique. Elle venait des collines, elle courait dans la vallée de la Skawa, remplissant toujours davantage le grand silence du matin.

Je pensai d'abord que c'étaient des femmes comme on en voit souvent sur les routes qui conduisent au Calvaire de Zebrzydow, mais ce n'étaient point des pèlerines.

Dans la coupe, à mi-côte, dans un sentier assez escarpé, se montrait un petit chariot, attelé d'un seul cheval. Près du cheval, un homme marchait, la tête découverte, un groupe d'hommes et de femmes suivaient le chariot. Les hommes avaient de courtes vestes noires, les femmes de grands fichus de lin, attachés sous le menton par un gros nœud. Tous allaient d'un pas allongé, dépassant les troncs d'arbre et les épais buissons de genévrier qui s'élevaient au-dessus de la coupe. Dans les pentes raides et pierreuses, les hommes retenaient le chariot qui cahotait et soutenaient les ridelles de la main. Le chariot était garni de branches de sapin. Sur ce fond sombre, quelque chose s'argentait et se dorait aux rayons du soleil.

Quand le chariot fut un peu plus près, je vis une tête d'homme, aux cheveux gris, secouée par chaque cahot et une bière récemment faite avec des planches résineuses. C'était un enterrement qui allait des montagnes au cimetière lointain.

Sur la bière, on voyait une croix de résine, noire ; la tête était celle d'un vieillard en veste fourrée, accroupi sur la trésaille. Il était tellement enfoncé dans la verdure des sapins qu'on pouvait à peine le voir. Mais ses longs cheveux, presque blancs, soulevés par un vent léger, s'argentaient de loin au soleil du matin et semblaient des ailes de colombe battant au-dessus de la bière.

Quand il fut sorti de la coupe et eut atteint la grande route, le chariot roula plus doucement et lorsque je me joignis au groupe, le chant, interrompu à la dernière pente, résonnait de nouveau, simple et sévère :

« *Il est pénible de venir en ce monde, il est pénible aussi d'en partir. — Si l'homme pouvait vouloir, il voudrait ne pas naître. — Il voudrait éviter cette guerre qui s'appelle la vie ; — il voudrait dormir doucement chez sa chère mère, la terre. — J'ai fait mon pélerinage sur bien des routes, je l'ai fait dans la tristesse. — Nombreux*

ont été les soucis, peu nombreux les succès. — Maintenant, je vais dans la paix éternelle, dans les demeures calmes, — maintenant vont commencer les doux loisirs ».

La mélodie s'interrompit un instant, car les gens étaient fatigués ; le vieillard seul, levant vers l'azur lumineux ses yeux rouges, regardait au loin le ciel et chantait avec force. Il commença une nouvelle strophe d'une voix sèche et sépulcrale :

« *Je me suis fatigué à pousser la charrue, à tirer la herse. — Ce champ a été arrosé péniblement de mes sueurs, — maintenant, il ne me faut plus labourer ni semer, — maintenant, il me faut attendre le repos éternel. — J'avais ici des peines, des difficultés, — jamais consolé, jamais rassasié — maintenant, je vais vers la terre, vers ma mère. — Déjà ma pauvre âme ne craint plus rien* ».

Le chariot roulait doucement, et, à mesure qu'il roulait, cessaient dans les petits coins de terre labourée les cris adressés aux bœufs qui tiraient la charrue. Les hommes se découvraient la tête, les femmes redressaient leur dos courbé vers les mottes de terre écrasées par le hoyau et restaient un moment debout, abritant leur front

de la main, car le soleil leur donnait dans les yeux.

Le vieillard commença une nouvelle strophe :

« *Les inondations m'ont effrayé, les épidémies m'ont effrayé, — les maladies ont visité ma chambre. — Maintenant, je dormirai tranquillement d'une aube à l'autre, — maintenant mon cœur ne s'effrayera de rien. — J'ai cherché à avoir de l'argent, j'ai cherché à avoir des champs, maintenant le désir du gain m'a quitté. — Maintenant, j'ai de tout assez et trop même. — Le monde ne vaut pour moi ni un liard, ni une plainte* ».

Je ne me souviens pas d'avoir jamais ressenti une si franche et si complète liberté d'exprimer tout haut mes propres sentiments qu'en entendant ce chant dont je saisissais les paroles derrière ce cercueil de paysan. Je ne me souviens pas d'avoir jamais compris aussi clairement la communauté des misères de la vie dans toutes les situations et à tous les échelons. Une grande vérité et en même temps une grande résignation pénétraient en moi, avec une simplicité et une force étranges, illuminant un côté de ma vie jusqu'alors constamment couvert par l'ombre qui venait de mon âme anxieuse, inapaisée, remplie de vains désirs.

Le grand silence troublé par ce chant, s'envolait devant nous comme un oiseau effarouché. Tout ce cercle d'horizon inondé du bleu du printemps, était rempli de la voix de l'homme, depuis la terre âcre et humide, fraîchement retournée par la charrue, jusqu'au zénith ensoleillé.

C'était l'antithèse du Thabor, des sommets du Sinaï, du buisson ardent de Moïse. Les commandements et les prohibitions avaient déjà donné leur fruit ou devenaient stériles. Leur voix funèbre réglant les mouvements de la vie, parfois jusqu'à les briser, avait cessé de résonner. Maintenant, elle se taisait. Maintenant, l'homme avait quelque chose à dire à Dieu et au ciel. Il parlait peu. Il ne se plaignait pas, ne gémissait pas, n'implorait même pas la pitié et la miséricorde. Il était fatigué. Il avait parcouru sa route, combattu son combat, il voulait se reposer.

Il parlait de la vie sans regret, sans amertume, tranquillement. On voyait qu'il avait porté ce fardeau avec la plénitude de ses forces d'homme, tantôt mal, tantôt bien. Mais, maintenant, avec quelle hâte, avec quelle nostalgie, il revenait à la terre, et parce qu'il *avait été*, il ne désirait qu'une chose, *n'être plus*.

Pendant ce temps, le chant croissait, grandissait, car les gens allant à la petite ville se joignaient à notre groupe et chantaient avec nous. Les voix des petits garçons et des petites filles étaient particulièrement saisissantes. Beaucoup de mots sur ces lèvres d'enfants semblaient une renonciation à la vie dès son seuil même, et dans la bouche des hommes, ce chant faisait l'impression d'une grande confession générale.

« *J'ai péché ici-bas par la fragilité de ma chair, — mon âme a brûlé de grands désirs. — Maintenant, je vais dans la paix éternelle, vers le Seigneur Jésus, — maintenant, aucune tentation ne s'emparera plus de moi. — J'avais ici des parents, j'avais une femme, de petits enfants, — maintenant, je vais vers le tombeau sombre, comme vers un père, une mère, — maintenant, je dis* vale *à mes petits enfants, à ma parenté. — Je vous dis adieu d'un cœur content et je reste seul* ».

Le chariot chancela sur les gravois qu'on venait de répandre dans les ornières et avec le chariot chancela la voix du vieillard accroupi et sa tête grise trembla ainsi que ce *vale*, comme l'écho frémissant du dernier adieu.

J'étais étonnée de ne pas entendre dans le groupe funèbre un seul sanglot de femme.

— Le défunt n'avait-il pas de famille? demandai-je tout bas à une femme qui marchait près de moi.

— Voilà sa mère, là, répondit elle en me montrant de la tête, auprès du chariot, une femme courbée et enveloppée d'un grand fichu de lin qui, se tenant à une des ridelles d'une main maigre et noircie, marchait d'un pas allongé.

Aussitôt, je commençai à distinguer la voix de la mère. Elle était aiguë, perçante, brisée par l'essoufflement ou la fatigue. Cependant, elle restait unie aux autres et ne trahissait aucun chagrin particulier.

« ... *Ne vous occupez pas des lumières, ne vous occupez pas des cloches, — il ne me faut pas de parade, il ne me faut pas de génuflexions, — car je suis poussière et je reviens à la terre, — et ce que j'étais au commencement, je le suis de nouveau* ».

— Et sur le chariot, vous voyez? C'est l'arrière-grand-père du défunt... Il n'est pas bien fort sur ses jambes, aussi on le traîne en voiture, ajouta la femme, profitant du silence qui se faisait après chaque strophe et dans lequel on n'entendait que le bruit des pas sur la route et le roulement du chariot.

En ce moment, le vieillard releva la tête et d'une voix forte et allègre, il commença :

« *Salut à la bonne mort, à la douce agonie. — Salut à la tombe tranquille qui me recevra. — Retournez maintenant par votre chemin, — moi, je vais dormir tranquillement chez Dieu, dans son sein...* »

Après avoir chanté, il se courba, inclina la tête et disparut jusqu'aux épaules dans les branches de sapin. Près du chariot, bien que sa voix s'étranglât un peu dans cette dernière strophe, la mère persista pourtant jusqu'à la fin. Se tenant à la ridelle, elle marchait vivement à côté du cercueil cahoté de son fils.

Le chant se tut peu à peu, je suivais son écho comme ensorcelée.

Les belles formes anciennes de ce chant, sa force et sa sagesse m'enchaînaient. L'esprit qui l'avait tiré de lui-même devait être l'esprit d'un véritable philosophe ; ou plutôt la véritable philosophie de la vie avait trouvé là son expression et son incarnation.

Le néant de la vie, le néant de ses labeurs et de ses efforts, les semences qui ne lèvent et ne fleurissent pas, les fleurs qui ne donnent pas de fruits, les fruits qui empoisonnent ceux qui les

ont cultivés, la vanité de toutes les espérances ainsi que de tous les doutes, de toutes les joies et de toutes les douleurs, ce monde entier qui « ne vaut ni un liard, ni une plainte », combien tout cela était sincère et vrai !

Le péché, la faute, laissés hors de l'homme, le péché vers lequel il est poussé comme le soldat vers le tumulte du champ de bataille, la faute que suit un désir ardent de « paix éternelle », un désir ardent de se reposer de soi-même, de sa faiblesse... quelle vérité et quelle profondeur de tristesse !

Sur le chariot, le cercueil était toujours plus cahoté, le vieillard avait saisi des deux mains les ridelles ; nous pénétrions sur une digue en pierres.

La fraîcheur montait des étangs et des prairies humides, une bouche invisible soufflait sur mon front, dans mes cheveux et le grand silence était rempli de son chuchotement mystérieux.

Tout ici-bas est fortuit et ne dure qu'un moment et cependant, tout est nécessaire et inévitable. Nécessaire est la douleur, nécessaire l'amour, nécessaires les larmes et les sourires et nécessaire aussi le néant de tout cela.

... J'avais ici des parents, j'avais une femme,

de petits enfants... Ici,... dans le pays de ce qui change, de ce qui se fane, de ce qui flétrit le cœur. Je les avais. Peut-être fut-ce un rêve de bonheur, peut-être un rêve de souffrance, mais, maintenant, la mort m'a éveillé de ce rêve. Maintenant, j'ai la poitrine glacée et je ne sens ni les blessures d'une main aimée, ni ses caresses. Maintenant, je suis bien, je suis tranquille. Si tranquille ! Je ne frémis pas de délices, mais je ne frémis pas non plus de douleur. Je suis calme. Je suis ce que j'étais d'abord, — néant. Je vais dans la tombe, je vais dans la terre qui a produit la poussière et l'homme, dans la terre, mère de ma mère, mère de mon père, dans laquelle iront mes fils et les enfants de mes fils. Mes entraves sont tombées, celles qui étaient pour moi une chaîne et celles qui étaient une guirlande de roses. Je suis libre enfin de ne pas aimer, de ne pas sentir la crainte, la colère, le mépris, la jalousie. Je suis libre de n'être l'esclave ni de l'amour, ni de la haine, libre de ne faire souffrir ni moi, ni les autres.

... Je vous dis adieu d'un cœur content, d'un cœur guéri de la vie. Le foyer des émotions est éteint, la source des ravissements est tarie ; mes pensées, hirondelles qui avaient pris leur essor,

sont revenues à leur nid, à mon cerveau desséché dans mon crâne.

... Mes bras qui se tendaient vers des embrassements fraternels sont retombés, mes mains dont je serrais ce qui était, comme moi, néant, se sont raidies, mes pieds se reposent de ces chemins rapides dont j'ignorais qu'ils nous mènent à la tombe.

... Je suis désarmé, n'ayant faim ni de jugement, ni de vengeance, ni de justice. Je suis entre le ciel et la terre comme le souffle du vent et moins encore. Car le souffle du vent berce le steppe quand il arrive sur lui de l'orient ou de l'occident, mais le souffle de ma vie n'a pas agité un brin d'herbe et mon néant est plus grand que celui de la poussière qui restera de moi. Quand le soleil de demain me cherchera, il ne me trouvera pas, la lune ne verra pas que j'ai été et que je ne suis plus. Mon existence est effacée, la route est balayée derrière moi jusqu'au fétu de paille de mon cercueil. J'ai été et c'est comme si je n'avais pas été.

J'ai pris soin de beaucoup de choses, mais je n'avais besoin que d'une — la tombe. Elle est la demeure éternelle et la couche des générations passées et à venir.

... Mais il vaudrait mieux que ces générations ne vinssent pas, car « ce qui s'appelle la vie est un tourment et une guerre ».

... Mais elles viendront et elles passeront. O mort, tu es la vie du monde.

Mais la mort aussi sera anéantie et quand sa bouche ne trouvera plus dans la poussière aucune étincelle à éteindre, alors viendra la paix et le calme éternel...

Soudain, quelque chose grinça. C'étaient les roues du chariot qui heurtaient la porte du cimetière.

LE VIEUX ZAPALA

LE VIEUX ZAPALA

Quand j'ai connu Woyciech Zapala, il était déjà bien avancé en âge. Sec comme un copeau, jaune comme la feuille en automne, il avait sur le crâne une telle balafre qu'on irait loin pour trouver sa pareille.

Le vieux cependant se tenait droit et sa moustache en brosse, qu'il retroussait, lui donnait un air martial. Sa veste verte, qui semblait tenir de l'uniforme des chasseurs, était déjà fort déteinte et paraissait du même âge que son maître et, comme lui, difficile à « entamer ».

Zapala habitait sur la lisière d'une forêt, dans une misérable petite maison qui semblait avoir été jetée sur le sable. Le toit noirci tombait en ruines, balayé qu'il était sans cesse par les quatre vents du ciel qui dansaient au-dessus de lui, en bourrasques pendant l'automne, en tempêtes l'hiver. La maison s'enfonçait dans la terre d'un

côté, tandis que de l'autre elle restait debout, la porte joignait le diable sait comment, et le tout était situé dans un endroit complètement désert.

Outre les moineaux qui nichaient sous son toit, Zapala abritait encore près de lui un pauvre petit garçon, orphelin qu'un jour de printemps les cigognes avaient laissé tomber dans le village, alors qu'elles volaient au-dessus des prairies et des champs verdissants. Le pauvre être avait traîné dans tous les coins, tantôt ici, tantôt là, repoussé, bousculé, ne sachant que devenir et n'ayant sur le dos, avec ses « bleus », qu'une mauvaise chemise, noire comme la terre du Bon Dieu.

Le vieillard avait un jour rencontré, à l'improviste, l'enfant pleurant de faim et de froid. Il le regarda un instant, cracha, retroussa ses moustaches, puis le couvrit de son manteau, le prit par la main, l'emmena dans sa cabane, l'apaisa avec un morceau de pain et le fit dormir sur le banc où lui-même couchait. Depuis ce jour, ils ne se séparèrent jamais.

Antek s'attacha à Woyciech comme la mousse printanière s'attache au tronc du chêne.

Ils se trouvaient bien ensemble ; seulement, à

mesure que le gamin grandissait et cessait d'être rassasié avec une bouchée de pommes de terre, le vieux serrait sa ceinture afin qu'il y en eût assez pour tous deux.

Au printemps, dès le grand matin, on entendait la voix du vieux Zapala :

— Allons, gamin, en avant, marche ! Es-tu donc une vieille femme que tu ne saches pas comment un soldat doit marcher ? Le pied droit en avant !.. Pas celui-là... que Dieu te bénisse !.. celui-ci, l'autre ! les oreilles levées... Rentre ton ventre... Ah ! tu n'es qu'un paysan, tu n'as aucune aptitude militaire.

Et le « soldat », dans sa petite chemise, trottinait à côté du vieux, raidissait ses jambes nues, sales et minces comme des baguettes, et relevait très haut sa petite tête aux cheveux couleur de chanvre, pensant, avec raison, que ses oreilles suivraient le mouvement.

Seulement, il ne venait jamais à bout de son ventre gonflé qui s'obstinait à sortir de ses maigres côtes et à se montrer par l'ouverture de sa chemise.

Tous deux marchaient militairement un certain temps. Les grenouilles, effrayées, s'enfuyaient en faisant des bonds désespérés à l'approche de

Woyciech et se cachaient dans les sillons et les buissons humides.

On entendait au loin dans le silence du matin, où ne résonnait que le chant de l'alouette, les pas lourds du vieux brave.

— Regarde, gamin, devant nous le tambour-major et les tambours qu'on entend jusqu'au ciel. Et, plus loin, les trompettes tout dorés qui jouent, et ici, tout près, est notre capitaine. En a-t-il un air gaillard! Et derrière nous, l'infanterie s'étend comme la mer. Et, là, les adjudants voltigent comme les oiseaux quand le vent siffle; et là-bas, les généraux ruisselants d'or et plus loin... sur un cheval blanc, c'est lui !.. Vive l'empereur ! hourra !

Et le vieux Zapala rayonnant, lançait en l'air sa tchapka et présentait armes avec son bâton noueux. Le petit qui était tout oreilles, écarquillait alors les yeux et ouvrait la bouche pour arriver à voir ce tambour-major, ces trompettes d'or, ces adjudants, ces généraux et surtout cet empereur... et naturellement, il perdait la cadence.

Le vieux marchait encore pendant quelque temps, le visage brillant, transfiguré, presque aussi beau que trente ans auparavant, les yeux fixés sur la lumière rose et transparente du matin,

les cheveux au vent, bombant sa poitrine sur laquelle sa veste décolorée semblait reprendre de la couleur et de la vie. Ses lèvres murmuraient tout bas quelque chose, il semblait inspiré. Un moment après, il se reprenait, passait son poing sur ses yeux et s'apercevant qu'Antek restait en arrière, il commençait à le morigéner :

— Pourquoi ouvres-tu un four pareil ? Il n'y a pas de quoi. Voyez-vous ce fainéant ? Marche donc plus vite. Si tu avais servi sous notre sergent-major, il t'en aurait mis du poivre dans les oreilles. Allons, le pied droit en avant, une, deux... Qu'est-ce que tu fais ? Marches-tu sur des clous ?.. Je ne sais ce qui me retient...

Mais l'enfant, après avoir perdu le pas, était comme étourdi, changeait de pied sans raison. Tantôt il lui semblait qu'il n'avait plus ni pied gauche, ni pied droit, tantôt qu'il avait trop de pieds, et il ne pouvait plus faire aucun des mouvements ordonnés. Ouvrant alors une bouche de plus en plus grande, il restait là, contemplant Zapala, tandis que son ventre gonflé, tout à fait oublieux de la discipline militaire, se montrait à l'ouverture de sa chemise.

Le vieux faisait la moue, grognait un moment, puis allait devant le petit pour lui apprendre à

marcher. Ce n'était plus le Zapala héroïque de tout à l'heure ; ses grands pieds se levaient raides de terre et retombaient avec un bruit sec, comme s'ils eussent été fixés à des bâtons. Sa lèvre supérieure s'avançait comiquement et retroussait encore davantage sa moustache hérissée, et sa veste déteinte pendait sur sa poitrine creusée, que secouait une toux sèche et profonde. Alors, le vieux s'arrêtait, laissait retomber sa tête, soufflait un moment et, prenant l'enfant par la main, marchait avec lui en silence, traînant ses jambes fatiguées. Mais le petit ne pouvait oublier ces généraux couverts d'or, ce tambour-major et ces trompettes. Trottinant à côté de Zapala, il y pensait et y pensait. Où grand-papa pouvait-il les voir ? Devant lui, aussi loin que les regards portaient, s'étendaient les champs de la Pologne couverts de leur verte toison encore hivernale, sur laquelle le brouillard du matin traversé par le soleil semblait répandre une poussière d'or. Vers la forêt, une vapeur bleue, qui paraissait avoir été tamisée dans un crible d'argent, flottait dans l'air. L'enfant écarquillait les yeux toujours davantage et forçait le pas pour marcher à côté du vieillard. Si c'est quelque part, c'est sûrement dans cette brume dorée que se trouvent ces géné-

raux et cet empereur. Il regardait, regardait, ouvrant son immense bouche et, comme il n'apercevait toujours rien, il tirait le vieux par la manche et lui disait à voix basse : « Grand-papa ! » Mais Woyciech, absorbé en lui-même, n'entendait pas l'enfant.

— Grand-papa, répétait le petit plus haut, je ne vois pas cet empereur ni aucun trompette...

Le vieux souriait :

— Penses-tu donc, petit bout d'homme, que les trompettes jouaient pour n'importe qui ? Ah ! je les ai assez entendues, moi, je les ai entendues... Et ensuite, pendant dix ans et plus, elles m'ont tellement sonné dans les oreilles que je n'entendais ni les gens parler, ni le vent souffler dans les champs ! Ah ! oui, je n'entendais même pas venir la vieillesse et la misère. Que les gens sont bêtes ! Ils disent : Zapala est sourd. Oh ! que non ! il n'est pas sourd, seulement il écoute des choses auxquelles vous n'avez jamais rêvé, vous autres paysans polonais ! Où n'ai-je pas été ? Que n'ai-je pas vu ?.. Mon maître partait pour la guerre, je suis parti aussi. Il me disait : Woyciech, tu ne regrettes pas ta petite maison ? — Ah si, monsieur, je la regrette. — Retourne là-bas, alors, et porte-toi bien, me dit-il, moi je reste

près de Napoléon. — Alors moi aussi, je reste. Et mon maître me dit : Donne-moi la main, frère. Je ne retournerai chez moi qu'avec les Français. — Il n'est pas revenu... C'en était un homme !

Et le vieux baissait la tête et marchait rêveur en soupirant. Un moment après, il se redressait et continuait :

— Une fois, je me rappelle, notre troupe s'élançait à l'assaut. Ça a chauffé ! Sans doute le Très-Haut a marqué ce jour-là de rouge dans son calendrier. Les trompettes jouaient comme pour la fin du monde, le tambour battait tellement qu'on ne pouvait pas seulement entendre venir la peur. De tous côtés, une forêt, pas une vraie forêt, mais tant de baïonnettes que les yeux en papillotaient. Sur le front des troupes passe un aide de camp dont l'épée brillait comme une lumière. Et nous, nous restions fermes ! Et tous, comme un ouragan, nous crions : « Vive l'empereur ! » tellement que les Espagnols commencent à entrer en danse. Dieu de miséricorde ! Notre pays s'écroulerait trois fois que cela ne ferait pas tant de vacarme. Les officiers crient : « En avant, en avant ! » On marche comme si quelqu'un nous versait de la poix brûlante sur les talons ; on ne savait même pas si on avait sa tête

ou non. Les jambes vous portaient en avant : « A droite ! à gauche ! » Et comme cela sifflait, Seigneur Dieu ! Cela nous aurait enlevé nos tchapkas de la tête, si cela avait passé plus bas. Et nous, nous restions fermes !

Il fallait voir avec quel feu et quelle verve le vieux Zapala disait ces mots : « Et nous, nous restions fermes ! »

Toute l'épopée de son âme de Polonais était là.

— Grand-papa, interrompait soudain Antek, regardant avec inquiétude autour de lui, est-ce qu'il n'y avait pas de haie là-bas pour se cacher derrière et après courir vite jusqu'au village ?

— De haie ? répétait Zapala avec un sourire dédaigneux, quel paysan tu fais ! Et l'honneur ! Et l'ambition ! Et ce que dirait l'empereur ou même le capitaine ! Je t'en donnerai des haies et des fuites à la guerre ! Notre capitaine disait que quand cette guerre avait commencé, tous les rois et tous les grands seigneurs s'étaient assis, les bras croisés, et avaient regardé comment les Polonais se battaient pour les Français. Ç'aurait été beau qu'ils eussent pu raconter ensuite que nous étions des lâches. Dieu me permette de ne pas voir une chose pareille !

— Et pourquoi les Français ne se battaient-ils pas eux-mêmes ? continuait Antek.

— Pourquoi se seraient-ils battus eux-mêmes? Dans l'amitié, tout est commun : nous pour eux et eux pour nous. Et puis c'est un honneur que les gens vous voient là, vous connaissent et racontent ce que vous avez fait. Chaque homme n'a qu'à faire attention à ce qu'une balle ne lui compte pas les dents en passant, c'est son affaire.

— Et l'empereur, demandait l'enfant d'une voix étouffée par l'anxiété, qui gardait l'empereur ?

— L'empereur? Ah ! mon enfant, c'est Dieu le Père lui-même qui le gardait, et cette clarté qui sortait de lui pour se répandre sur le monde entier et ces aigles de nos étendards qui volaient au-dessus de lui et ce souffle ardent qui montait vers lui de ces poitrines d'hommes prêts à lui faire un rempart au moindre signe ! Il n'était pas défendu par des forteresses ou des palais ; il mangeait au camp, dormait au camp. On aurait dit qu'il était un homme comme un autre. Mais la balle qui passait sifflait à celle qui la suivait, que c'était Napoléon Bonaparte et aucune n'osait le toucher.

Le vieux brave se tut, enivré du son de sa propre voix. Ses prunelles, plongées dans le loin-

tain bleu, brillaient doucement. Antek marchait à petits pas à côté de lui, changeant de pied toujours plus vite. La figure du héros évoquée si ardemment par Zapala était évidemment passée de son âme dans celle de l'enfant. Le gamin se sentait ému, anxieux ; une sorte de force le saisissait par ses cheveux couleur de chanvre, il levait la tête comme un oiseau vers le soleil et serrait toujours plus fort la manche du vieux Woyciech. Il avait aussi le secret espoir que là-bas, au loin, là où grand-papa avait vu son empereur, lui, en ouvrant bien la bouche, verrait peut-être aussi quelque chose. Cependant, il ne voyait rien et cela l'affligeait beaucoup. Il regardait le vieux dans les yeux, une fois, deux fois, puis le tirait par la manche et murmurait :

— Grand-papa...

Mais Zapala plongeait par la pensée dans un passé si lointain que la voix de l'enfant n'y pouvait atteindre. Des flammes passaient sur son visage labouré. Il baissa la tête et revint en silence à sa cabane, près de la forêt.

Cette nuit-là, Antek ne put dormir. Il se retournait sur le banc, agitait les bras, rêvait tout haut et quant, à l'aube, Woyciech l'éveilla, la première pensée du petit fut... l'empereur. Où

donc trouver cet empereur sur son cheval blanc que grand-papa voyait hier dans les champs ? Dans tout le village, il n'y avait pas de cheval blanc ; il n'y en avait pas non plus dans l'écurie du château. Comment voir un cheval pareil ? Et l'empereur ? Les balles volaient au-dessus de lui, il était gardé à la guerre par une lumière d'or qui allait devant lui en chantant, et les drapeaux attachés à ce cheval blanc, comme des ailes d'oiseaux, frémissaient au vent.

C'est avec ce tableau dans l'esprit que le petit se trouva devant son écuelle à côté de Woyciech. Il ne pouvait manger et, tout rêveur, changeait sans cesse sa cuillère de main en contemplant vaguement quelque chose.

Mais quand Zapala eut déjeuné et commença à aiguiser sa hache sur la meule pour aller jusqu'à la coupe dans la forêt, le petit se mit à tourner autour du vieux, à lui barrer le chemin, puis il lui saisit les genoux de ses mains maigres :

— Qu'est-ce que tu as donc, gamin ? demanda le vieux.

— Grand-papa ! Bon grand-papa, que je voudrais voir, moi aussi, cet empereur ! Une fois seulement, même sans haie !

Zapala sourit dans sa moustache :

— Quelle idée a ce petit bêta ! L'empereur ! l'empereur !... Est-ce que l'empereur est un intendant quelconque ou un épouvantail à moineaux pour que le premier imbécile venu puisse le voir ? Hélas, hélas ! j'ai assez tourné dans le monde et j'ai eu assez de misère et j'ai changé de peau autant qu'un serpent avant que mes yeux l'aient vu.

— Et comment vos yeux l'ont-ils vu, mon bon grand-papa ? continuait Antek saisissant de nouveau, avec une vive ardeur, les genoux du vieux.

Zapala posa sa hache aiguisée contre la meule et soupira profondément !

— Ah ! sans haie, sans haie, mon pauvre petit. Mes yeux l'ont vu dans la fumée des canons, dans le feu brûlant, dans la foudre mortelle, quand chacun n'avait pas même le temps d'appeler Dieu à son agonie. Mes yeux l'ont vu porté dans le tourbillon sanglant comme le faucon est porté par le vent d'ouest sur les champs d'épis mûrs. Et ce n'étaient pas des épis mais des têtes d'hommes et chaque fois qu'une balle sifflait parmi elles, c'était comme si la faux passait et faisait un sillon de sang sur un champ de cadavres.

— Et qui fauchait ainsi, grand-papa ?

— La mort, enfant.

— Et l'empereur?

— L'empereur était avec nous. Qui donc serait resté là sans lui? Il était sur une colline en capote grise, il avait sa main devant les yeux, donnait des ordres et regardait comment les Polonais enlèveraient la batterie. Dieu sait que c'est son regard qui l'a prise cette batterie, pas nous. D'abord, je ne savais pas où était l'empereur, parce que tout l'état-major avec ses dorures, ses plumes, son bruit, tournait autour de lui. Et voilà que mon maître me dit : Woyciech, c'est Napoléon. Je regarde... Ah! si je pouvais peindre! Les aides de camp dorés s'envolent de tous côtés avec ses ordres et lui reste seul, et, bien que de petite taille, il me sembla grand comme le monde.

Le vieux se tut, rêveur, et voyant toujours devant lui, un moment après, le petit qui le regardait dans les yeux, il caressa de sa rude main ses cheveux en désordre et dit doucement :

— Allons, allons, apprends seulement l'exercice et la théorie et je te montrerai Napoléon. Pourvu qu'à la foire...

Et mettant sa hache sur son épaule, il se dirigea vers la forêt.

***

Je perdis ensuite de vue Zapala pendant quelque temps. Le vieux était malade, il toussait, n'allait plus dans la coupe, ne sortait plus de sa cabane. Il ne put même se rendre à la foire annuelle, tant les anciennes blessures qu'il n'avait pas comptées dans sa jeunesse, se faisaient sentir dans ses os et dans ses jointures.

Un jour, je rencontrai sur la route le petit Antek. C'était en automne. Le pauvre enfant était aussi maigre et aussi misérable qu'autrefois, mais quelques changements étaient survenus dans ses vêtements. La même chemise en toile d'étoupe couvrait, à la vérité, son pauvre dos, seulement il portait par dessus le vieux gilet de Zapala. Ce gilet était immense, descendait jusqu'aux genoux de l'enfant et s'ouvrait par devant à cause de cet incorrigible ventre qui ne voulait pas « rentrer » et enlevait à Antek tout aspect militaire.

L'enfant marchait militairement dans le rude sentier, portant sur l'épaule le bâton noueux de Zapala et levant haut ses petites jambes minces dont l'une était chaussée d'un vieux soulier de

femme, ramassé par quelque chien sur un fumier, et l'autre était enfoncée dans un grand sabot qui retombait lourdement à chaque pas. Ce sabot rythmait justement la marche et remplissait le cœur d'Antek d'une juste fierté. En vérité, cette marche était parfaitement réussie. Tantôt le sabot, tantôt le soulier s'élevait à la hauteur du nez du petit garçon et retombait avec bruit, accompagné du frêle commandement : une, deux ! — une, deux !

En allant ainsi, le pauvre enfant regardait devant lui, loin, loin, comme si là-bas était un but très désiré vers lequel il fallait absolument marcher dans les épines et tel qu'il était là, en chemise et en gilet.

Devant ses yeux clairs et tristes, ses yeux d'orphelin, rayonnait dans le lointain une figure brillante, immense, portée « comme le faucon par le vent d'ouest », la figure de l'empereur.

Cette rencontre ne fut pas la dernière. Je revis plus tard Antek, à la fin de l'automne, revêtu du gilet de peau de mouton de Zapala et, cette fois, pieds nus. Cela ne lui enlevait pas son imagination et les commandements se succédaient vifs et réguliers.

L'hiver arriva.

Par un soir calme, froid, qu'éclairait la lune, la neige récente couvrait les champs de son duvet. Au ciel, tout au fond, brillaient les étoiles pâles. Entre elles et la terre passaient des ombres bleues et des vapeurs argentées. Du village arrivait le bruit des brisoirs de lin et les aboiements des chiens et près de la forêt, là-bas, chez Woyciech, on entendait le son d'une hache. En allant dans la direction d'où venait ce bruit, j'aperçus le vieux Zapala qui équarrissait un tronc de chêne gisant depuis longtemps devant sa porte.

Il avait pâli, vieilli et, aux rayons de la lune, il ressemblait plutôt à un spectre qu'à un homme. Antek se tenait près de lui, piétinant dans la neige avec ses jambes nues. Sa voix grêle et enfantine se mêlait au bruit de la hache, il gazouillait comme un moineau en dévorant des yeux le travail de son grand-père.

Le vieux travaillait avec un effort visible. Par moments il s'arrêtait, abandonnant sa hache, essuyait la sueur de son front et respirait péniblement. Depuis ces derniers temps, il n'en pouvait plus, s'affaiblissait et sentait déjà que « l'appel », comme il disait, n'était pas loin.

Il s'était donc mis en règle avec Dieu et avec

les hommes, avait nettoyé sa veste verte, graissé ses grosses bottes et attendait.

Son plus grand souci était l'empereur promis au gamin. Où le prendre? Comment le montrer à Antek ? Ses vieilles jambes n'atteindraient plus la ville et il n'était pas sûr, d'ailleurs, de trouver cela à la foire. Et, tous les jours, l'enfant lui réclamait l'accomplissement de sa promesse. Du reste, Antek le méritait. Il faisait l'exercice comme un homme, il n'y a pas à dire ! Parfois, il changeait les commandements de place, mais c'est encore petit, cela apprendra en grandissant.

Et quelle joie ce serait pour Zapala d'avoir sous la main une image ou quelque chose comme cela et de pouvoir dire à l'orphelin :

— Regarde, mon garçon, voilà Napoléon ! A cette pensée, le cœur du vieux bondissait dans sa poitrine. Il réfléchissait, réfléchissait.

Enfin, ce soir de clair de lune, il prit sa hache, l'aiguisa et commença à équarrir ce tronc de chêne qui était depuis longtemps devant sa maison.

Peu importe qu'il n'ait jamais fait chose semblable. Dans son esprit, l'empereur est comme vivant. Il le voit sur une petite colline, les bras croisés sur la poitrine et regardant, regardant...

Antek, à qui aussi l'empereur ne sortait pas de la pensée, interrogeait le vieux sur ceci et cela, ses pieds nus toujours dans la neige. Il demanda enfin quelle sorte de bottes avait Napoléon.

Zapala se redressa, s'appuya sur le seuil de la cabane et dit :

— Attends un peu, mon garçon... Il avait des bottes énormes, avec des étoiles à ses éperons. Quand il piquait son cheval, toute l'armée sentait l'éperon dans sa poitrine. Et elle allait, elle allait jusqu'au bout du monde.

— C'étaient sûrement des bottes de sept lieues, remarquait Antek en lui-même, et il ajoutait :

— Et sa capote ?

— Sa capote ? répétait le vieux, pour ne pas mentir, ce n'était pas une capote d'empereur. Le premier officier d'ordonnance venu en avait une meilleure. Seulement, quand Napoléon mettait la sienne et se tenait devant les rangs, il vous semblait qu'on voyait le soleil. Ah ! il en est mort des gens, il en est mort pour cette capote et on ne le regrettait pas ! L'empereur était petit, ramassé, mais bien fait et ses yeux vous pénétraient dans le corps, quoique avec un regard toujours doux. Je me rappelle...

Ici, le vieux se tut, porta la main à sa poitrine

et commença à tousser. Et quand sa toux fut calmée, il dit :

— Cours dans la chambre, toi, gamin, et va-t-en dormir. Voilà les étoiles qui se couchent, ajouta-t-il en regardant le ciel pâle.

— Grand-papa, quand donc verrai-je l'empereur? disait Antek, répétant son refrain habituel.

— Tu le verras, tu le verras... Dors seulement.

Et quand l'enfant fut entré dans la chaumière et eut fait grincer la porte, le vieux éleva ses mains vers le ciel et dit à haute voix :

— Seigneur, Dieu tout-puissant, ne me retirez pas de ce monde tant que je n'aurai pas montré à cet orphelin l'empereur Napoléon. Amen !

Le silence était si grand pendant qu'il parlait ainsi, qu'on entendait passer dans l'air les petites aiguilles de glace du brouillard gelé.

Puis le vieux cracha dans ses mains et saisit sa hache dont le bruit se répercuta jusqu'à l'aube parmi les pins de la forêt.

Quelques jours plus tard, de grand matin, au milieu de la pauvre maison noire et misérable, était placé le tronc de chêne qui avait pris une forme humaine. C'était un travail grossier, raboteux, informe ; la tête était trop grosse, les jambes trop courtes, le corps trop lourd... Ce-

pendant, quand c'était à la porte de la chambre, oui, comme cela, comme maintenant, éclairé par le feu de bois résineux qui brûlait dans la cheminée, au premier regard on devait s'écrier comme Zapala :

— Napoléon !

La caractéristique de cette statue n'était certainement pas dans les traits du visage. On aurait pu les prendre pour ceux de tel ou tel homme, bien qu'ils eussent quelque chose de la puissante figure du héros que tous connaissent. Mais il était impossible de se tromper en voyant la capote, le chapeau et les bras croisés sur la poitrine.

Zapala se tenait devant son œuvre, rayonnant, inspiré, grand, véritable Phidias en pelisse de paysan. A ses pieds, gisaient les limes et le ciseau encore chauds de l'étreinte de ses mains.

Ses yeux brillaient d'amour et de fierté, ses lèvres étaient rouges comme dans ses jeunes années, un souffle régulier soulevait sa poitrine. Droit et beau, comme transfiguré, il était debout, sa hache dans une main, faisant de l'autre à l'empereur le salut militaire.

Puis il tourna la tête vers un coin de la chambre et sourit. Là, sur son pauvre lit, dormait l'orphelin. A travers sa chemise entr'ouverte, on voyait

ses maigres côtes, et ses jambes minces semblaient des bâtons sous le gilet qui les couvrait. Ses mains étaient jointes sur sa tête aux cheveux couleur de paille. Zapala regardait l'enfant et ses yeux s'humectaient comme d'une rosée matinale.

Le jour paraissait à l'est. Le soleil de janvier se levait sur le village. Grand, rouge, ardent, il couvrait la neige de lueurs roses et dorées. Ses rayons en pénétrant par la petite fenêtre de la chambre sombre, tombèrent sur la figure du héros et sa vive lumière éveilla Antek et les moineaux.

L'enfant se retourna sur le côté, murmura indistinctement : « une, deux », soupira, ouvrit les yeux, s'assit sur son lit et regarda dans la chambre ; puis il referma les yeux, les rouvrit encore, les frotta avec son poing, regarda de nouveau, ouvrit la bouche toute grande dans une stupeur muette et, sautant hors de son lit :

— L'empereur, grand-papa, l'empereur !

Le vieux l'enleva dans ses bras et le serra contre lui, pendant que deux grosses larmes tombaient sur sa moustache. Puis il remit l'enfant par terre, fit bomber sa poitrine comme lorsqu'il s'élançait à la baïonnette et rugit de telle manière que tout le bois en résonna :

— Vive Napoléon ! Vive l'empereur !

***

O temps, qui projettes ta lumière sur les ténèbres et la froideur de nos jours, qui allumes une flamme dans la poitrine d'un pauvre paysan, qui donnes un moment de bonheur à sa sombre chaumière, qui apprends à un pauvre enfant à marcher pieds nus vers l'idéal, à travers les épines de la vie... O temps !...

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT. VII

MARYA KONOPNICKA, par Henryk SIENKIEWICZ XIII

PROMÉTHÉE ET SISYPHE. 1

NOTRE VIEUX CHEVAL. 53

« *A CAPELLA* ». 119

LA FUMÉE. 129

DANS LA VALLÉE DE LA SKAWA. . . . 149

LE VIEUX ZAPALA. 165

MONTDIDIER. — IMPRIMERIE J. BELLIN

MUZEUM MARII KONOPNICKIEJ w ŻARNOWCU
BIBLIOTEKA

PARIS (VI)
Librairie de P. LETHIELLEUX, Éditeur
10, rue Cassette, 10

NOUVELLE COLLECTION à **UN FRANC**

VERS LA HAINE, par **Pierre GOURDON**
In-12..... 1 »; *franco*. 1.15

LES DIEUX D'OR, par **Jean LIONNET**
In-12..... 1 »; *franco*. 1.15

DANS LES TÉNÈBRES, par **Guy THORNE**
In-12..... 1 »; *franco*. 1.15

LES ROBES NOIRES, par **Victor FAVET**
In-12..... 1 »; *franco*. 1.15

CEUX QUI PARTENT, par **Georges de LYS**
In-12..... 1 »; *franco*. 1.15

LE ROMAN D'UN HÉRITIER
Par **Xavier MARMIER**, de l'Académie française.
In-12..... 1 »; *franco*. 1.15

MIEUX QUE L'AMOUR, par **Victor FAVET**
In-12..... 1 »; *franco*, 1.15

DEO IGNOTO, par **Charles SCHÜTZ**
In-12..... 1 »; *franco*, 1.15

LE FOU DE LA PRINCESSE, par **Pierre TISNÉ**
In-12..... 1 »; *franco*, 1.15

PROMÉTHÉE ET SISYPHE
Par **Marya KONOPNICKA**
In-12..... 1 »; *franco*. 1.15

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE à **1 FRANC**

LES FIANCÉS DU SPITZBERG
Par **Xavier MARMIER**, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
Beau vol. grand in-8 jésus illustré de nombreuses gravures, sous couverture illustrée..... 1 »; *franco*, 1.20

CORBIN ET D'AUBÉCOURT
Par **Louis VEUILLOT**
Beau volume grand in-8 jésus illustré de nombreuses gravures..... 1 »; *franco*, 1.20

Demander notre catalogue spécial de romans.

Paris. — Devalois, 144 av. du Maine (11 dans le passage)